



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

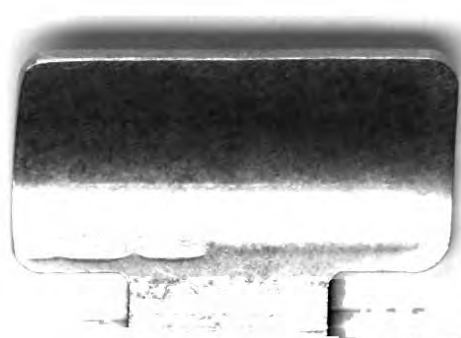
ALICE AU PAYS DES MERVEILLES



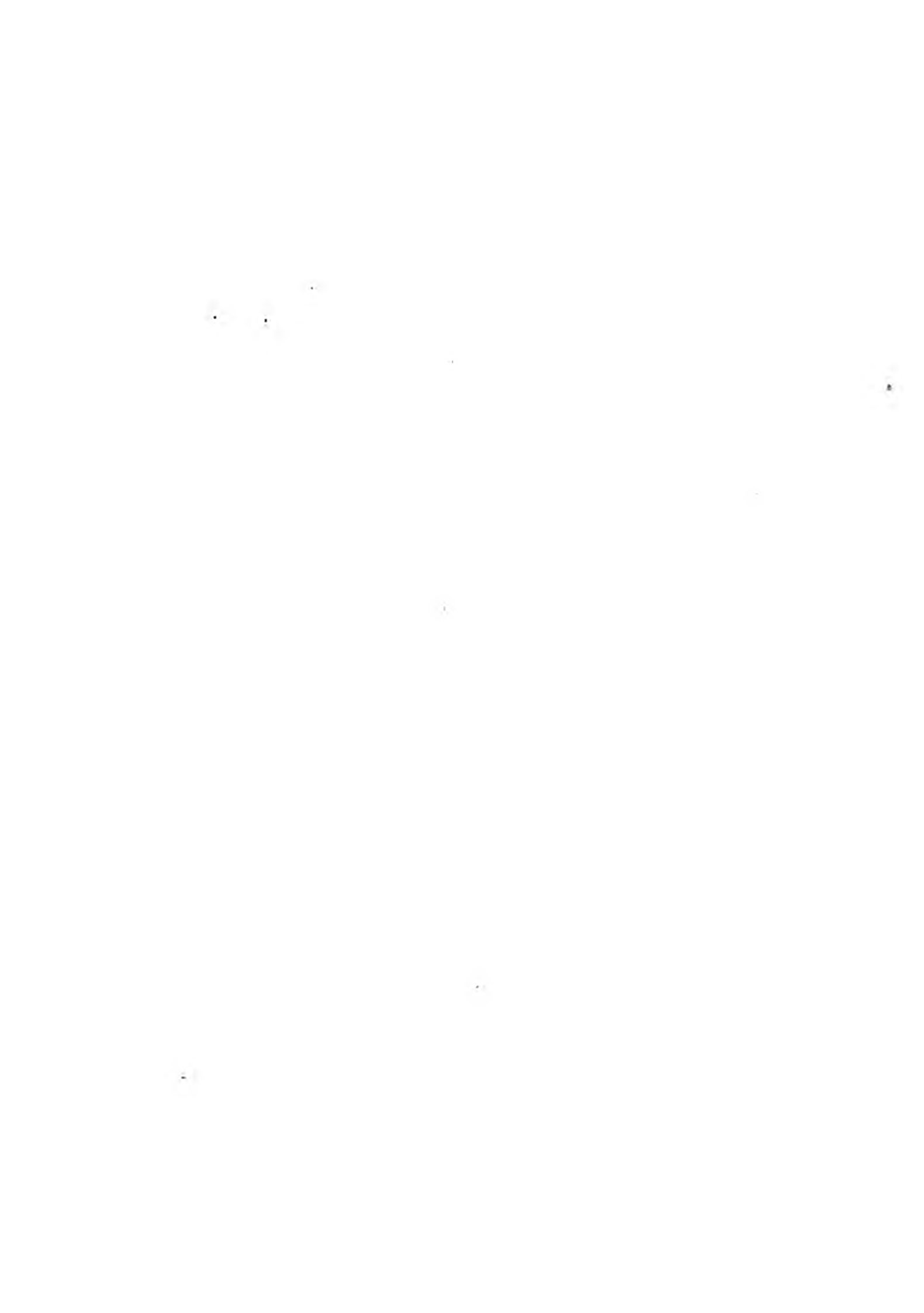
Bt. from Maggs
11

2538

€ 1014









C'était vraiment une assemblée bizarre.

Page 17.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

D'APRÈS LEWIS CARROLL



NELSON, ÉDITEURS

25, RUE DENFERT-ROCHEREAU, PARIS

LONDRES, ÉDIMBOURG

ET TORONTO

1932

Bt. from Mags

2538

£. 1014



	<i>Pages</i>
. . . .	5
. . . .	11
<i>jeu en queue de</i>	
. . . .	17
. . . .	27
. . . .	37
. . . .	49
<i>jeu de cartes</i>	61
? . . .	73
. . . .	82

DANS LA MÊME COLLECTION

LES AVENTURES DE ROBIN DES BOIS

LA REINE DES ABEILLES

LE ROYAUME DES FÉES

L'ONCLE RÉMUS

LA REINE MAB



TABLE

	<i>Pages</i>
<i>I. Une descente au pays des Lapins</i>	5
<i>II. La Mare aux Larmes</i>	11
<i>III. Une course cocasse et un conte en queue de souris</i>	17
<i>IV. Un bras à la fenêtre</i>	27
<i>V. Conseils du Turc Chenille</i>	37
<i>VI. Un Bébé rose et un Chat qui rit</i>	49
<i>VII. D'une partie de croquet et d'un jeu de cartes</i>	61
<i>VIII. Qui a volé les pâtés de la Reine ?</i>	73
<i>IX. Alice joue sa dernière carte</i>	82

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

I

UNE DESCENTE AU PAYS DES LAPINS

IL était une fois une petite fille qui s'appelait Alice. Elle était assise sur un banc à côté de sa grande sœur et s'ennuyait beaucoup de n'avoir rien à faire. Une ou deux fois elle avait bien jeté un coup d'œil sur le livre que sa sœur lisait, mais c'était un livre sans images et sans dialogues, et Alice se disait :

— Je vous demande un peu à quoi peut servir un tel livre.

Comme il faisait très chaud et qu'elle se sentait tout engourdie et très sotte, Alice se creusait la tête pour savoir si le mal qu'elle se donnerait à cueillir des pâquerettes vaudrait le plaisir d'en faire une guirlande, quand... f'rrrt !... tout près d'elle, un lapin blanc, aux yeux roses, partit en la frôlant.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Cela n'avait rien en soi de bien remarquable, et Alice ne s'étonna pas davantage d'entendre le Lapin Blanc s'écrier :

— Saprستي ! je vais être en retard.

Mais quand elle le vit tirer de la poche de son gilet une montre, y regarder l'heure et n'en courir que plus vite, Alice commença à être légèrement étonnée.



Emportée par la curiosité, Alice se dressa d'un bond et partit à travers champs à la poursuite du lapin. Elle arriva juste à temps pour le voir s'enfoncer dans un large terrier sous une haie. Alice s'y

précipita à sa suite, sans s'arrêter un instant à considérer comment elle en pourrait jamais ressortir.

Le terrier, à son entrée, était d'abord tout droit en forme de tunnel, puis il se creusait brusquement en un puits profond où Alice roula bientôt sans même en éprouver de la surprise.

Elle ne s'était pas fait mal et en un clin d'œil elle fut sur pied. Elle voulut regarder en l'air, mais c'était très haut et tout était noir maintenant. Alors elle regarda devant elle. Le Lapin Blanc continuait sa course à fond de train, dans un autre tunnel toujours tout droit.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

De chaque côté de cette galerie se trouvaient de nombreuses portes, mais toutes étaient fermées. Quand Alice eut essayé de les ouvrir toutes, celles de droite et celles de gauche, elle erra à travers la



pièce, la mort dans l'âme, se demandant comment elle sortirait de cette prison.

Tout à coup elle buta contre un petit guéridon de verre, solide heureusement, où était posée une mignonne clef d'or. La première idée de l'intelligente petite fille fut de penser qu'elle servait à ouvrir l'une des portes. Mais, hélas ! soit que la clef fût trop petite, soit que la serrure fût trop

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

grande, aucune porte ne céda. Toutefois, en recommençant à inspecter les lieux, Alice aperçut derrière un long rideau une porte minuscule. Elle introduisit à nouveau la petite clef d'or dans la serrure et, à sa grande joie, la porte céda.

Cette porte ouvrait sur un corridor étroit, à peine plus large qu'une ratière. Alice s'agenouilla



et aperçut par l'ouverture le plus beau jardin qu'on pût voir.

« Quel plaisir ce serait, pensait Alice, de sortir de cette galerie si sombre, et de se promener parmi ces fleurs brillantes et ces fraîches fontaines ! Mais je ne peux pas passer ma tête par la porte, et, même si elle passait, mon corps ne pourrait l'accompagner. »

Elle se dit qu'attendre auprès du trou était inutile, et retourna près de la table. Sur la table, il y avait une petite bouteille portant, sur le goulot,

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

en grosses lettres, une étiquette ainsi conçue :
« Bois-moi. »

« C'est très joli de dire « Bois-moi », pensa sagement Alice, mais je n'en ferai rien avant de voir s'il n'y a pas « Poison » marqué sur l'étiquette. »

Elle se souvenait, en effet, d'avoir lu des histoires où l'on voit les enfants brûlés ou mangés par les sauvages, faute d'avoir écouté leurs parents.

Néanmoins, comme elle ne vit pas le mot « Poison », Alice avala d'un trait la liqueur. Cette liqueur avait un goût de crème, de sirop de cerises, de poulet rôti, de caramel et de pain grillé.

— Comme c'est drôle ! dit Alice, voilà que je rentre en moi-même, comme un télescope.

C'était vrai. Elle ne mesurait plus que vingt centimètres, et sa figure s'illumina à l'idée qu'elle allait pouvoir pénétrer dans le jardin merveilleux. Avec sa prudence habituelle, elle attendit un instant pour voir si elle n'allait pas encore diminuer.

« Si j'allais disparaître tout à fait ! » pensait-elle.

Après quelques minutes, elle voulut entrer dans le jardin. Mais, vraiment, elle n'avait pas de chance. Quand elle fut devant la porte, elle s'aperçut qu'elle avait oublié la petite clef d'or, et quand elle fut auprès de la table, elle n'était plus assez grande pour prendre la clef. Elle la voyait toujours à travers le verre, mais ne pouvait plus l'atteindre. En vain essaya-t-elle de grimper à

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

l'aide d'un des pieds du guéridon. Le verre était trop glissant, et la pauvre petite, découragée, se laissa tomber par terre et se mit à sangloter.

A ce moment elle aperçut une petite boîte de verre posée sous la table. Elle l'ouvrit et y trouva un tout petit gâteau sur lequel les mots « Mange-moi » étaient écrits en magnifiques raisins secs.

— Eh bien ! je vais te manger, s'écria Alice. Si tu me fais grandir, j'atteindrai la clef ; si tu me fais diminuer, je passerai par la ratière ; ainsi, de toute façon j'entrerai dans le jardin. Tant pis ! Advienne que pourra...

Elle grignota quelques miettes du gâteau et se demanda anxieusement : « Plus grande ? plus petite ? » Elle se tâta le crâne pour savoir ce qui arrivait. Mais, avec stupéfaction, elle constata qu'elle ne changeait plus...

Alors, elle pensa que, pour atteindre à un résultat, il fallait peut-être manger tout le gâteau, et elle l'avala d'une bouchée.

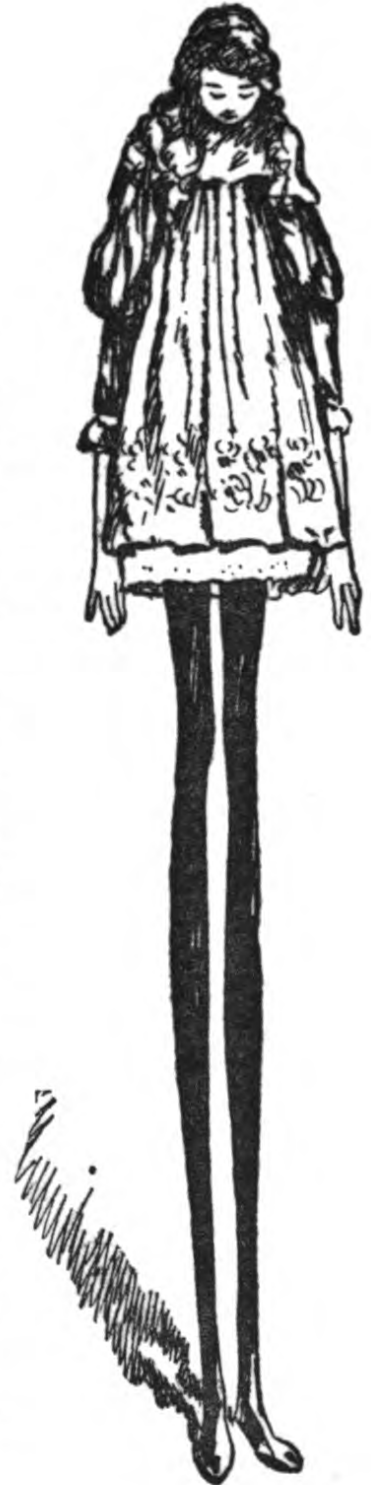
II

LA MARE AUX LARMES

— ALLONS, bon ! voilà maintenant que je m'allonge comme le plus grand télescope du monde, s'écria Alice. Que c'est étrange ! Adieu, messieurs mes pieds ! adieu ! (Elle venait de regarder ses pieds qui lui parurent microscopiques, tant ils étaient loin.) Oh ! mes pauvres amours de pieds, qui est-ce qui vous chaussera maintenant ? Sûrement ce n'est pas moi qui le pourrai !

Juste à cet endroit de son discours elle se cogna la tête au plafond. (Elle avait à ce moment-là plus de trois mètres, ce que sentant, elle courut vers la porte du jardin, après s'être emparée de la petite clef d'or.)

Pauvre Alice ! Tout ce qu'elle put faire fut de regarder à travers



ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

la grille, d'un œil seulement. Elle était obligée de rester à plat ventre, pour tenir dans la galerie. Sortir était plus difficile que jamais. De désespoir, elle s'assit et commença à pleurer.

Les larmes coulaient de ses yeux comme deux torrents débordés et formaient à ses pieds une grande mare qui inondait toute la pièce.

Un petit trotinement, encore assez lointain, se fit entendre. Alice sécha vivement ses yeux afin de voir qui arrivait. C'était Maître Lapin qui revenait magnifiquement vêtu, tenant dans une main une paire de gants blancs et dans l'autre un éventail superbe. Il arrivait à fond de train et, parlant très haut, disait :

— Furieuse, elle sera furieuse, la Duchesse, si je la fais attendre !

Alice était dans un tel état de tristesse qu'elle se serait adressée à n'importe qui. Aussi, quand Maître Lapin passa près d'elle, l'interpella-t-elle timidement :

— Pardon, monsieur... Hé ! monsieur !

Au son de cette voix, Maître Lapin sursauta. Affolé, il laissa tomber les gants et l'éventail, et se mit à courir de plus belle dans l'obscurité. Comme il faisait très chaud dans la pièce, Alice ramassa l'éventail, et tout en s'éventant elle réfléchissait.

Soudain, quelque chose de blanc, sur sa main, attira son attention. Elle venait de mettre, sans

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

s'en apercevoir, un des petits gants que Maître Lapin avait laissé tomber.

— Comment ai-je bien pu m'y prendre ? dit-elle très étonnée. Est-ce que je rapetisserais encore, par hasard ?

Alice se leva et alla près de la table pour se mesurer. Elle trouva, approximativement, qu'elle n'avait plus que deux pieds de haut et qu'elle diminuait encore très rapidement. L'éventail qu'elle tenait à la main étant la cause de cette diminution, elle le laissa tomber juste à temps pour ne pas disparaître tout à fait.

— Je viens de l'échapper belle ! s'écria Alice, horriblement effrayée de ce changement rapide qui aurait pu être mortel.

Mais assez satisfaite d'être toute petite et de vivre, elle ajouta très vivement :

— En avant ! Au jardin !

Elle courut à toutes jambes vers la petite porte, qui, hélas ! était refermée, et la petite clef d'or était sur la table de verre, comme avant. « Cela va de mal en pis ! pensa la pauvre enfant, je n'ai jamais été si petite que maintenant ! Oh ! c'est trop dur, tout de même ! » Alice en colère frappa du pied, glissa sur ses larmes et « plouf ! » plongea jusqu'au cou dans l'eau salée. Sa première pensée fut qu'elle était tombée dans la mer.

Mais Alice reconnut bientôt qu'elle baignait

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

dans la mare des larmes qu'elle avait versées tout à l'heure.

— Si je n'avais pas tant pleuré, dit Alice, je ne serais pas punie maintenant. Sûr, je vais être noyée.

Comme elle disait ces mots, elle entendit un second « plouf », suivi d'un éclaboussement. En quelques brasses, elle fut auprès de l'animal tombé, qu'elle prit tout d'abord pour un phoque ou un hippopotame. Ce n'était qu'un petit animal gris, comme une souris.

Elle s'adressa au rongeur en ces termes :

— Souris, connais-tu le moyen de sortir de cette eau ? Je suis très lasse de nager.

La Souris ne répondit rien, mais il sembla à Alice que l'animal clignait de son œil microscopique et la regardait.

— Peut-être ne comprend-elle pas le français, dit Alice, c'est probablement une souris étrangère. Si je lui parlais anglais !

Et elle dit :

— *Where is my cat ?*¹

C'était la première phrase de son vocabulaire anglais. La Souris bondit hors de l'eau et se mit à trembler de froid ou de terreur.

— Oh ! je vous demande bien pardon, cria vivement Alice, tant elle eut peur d'avoir offensé la

¹ Où est mon chat ?

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES



La Souris bondit hors de l'eau.

pauvre bête, j'avais tout à fait oublié que vous n'aimiez pas les chats.

— Si je n'aime pas les chats ! répondit la Souris

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

d'une voix étranglée par la colère, les aimeriez-vous, si vous étiez à ma place ?

Et elle s'éloigna rapidement.

— Souris, chère Souris, revenez ! appela très doucement Alice, je ne le ferai plus. Nous ne parlerons plus ni de chiens, ni de chats, si vous ne les aimez pas, mais revenez.

La Souris revint, toujours nageant, le museau décomposé (par la colère, se dit Alice), et commença d'une voix enrouée et tremblante :

— Allons sur le rivage, là je vous conterai mon histoire, vous comprendrez alors pourquoi je déteste les chats et les chiens.

La mare devenait inhabitable. Des animaux de toutes espèces y étaient tombés. Il y avait entre autres un canard, un pélican, un merle et un aiglon.

Alors Alice et la Souris, prenant la tête de la bande, nagèrent vers le rivage et tous les suivirent.

III

UNE COURSE COCASSE ET UN CONTE EN QUEUE DE SOURIS

C'ÉTAIT vraiment une assemblée bizarre que celle qui se forma sur la rive. Les oiseaux faisaient piteuse figure avec leurs plumes hérissées et humides. Les animaux à poil, tout dégoultants et le poil collé, faisaient plus triste mine encore.

Leur premier mot à tous fut naturellement :

— Comment va-t-on se sécher ?

Il y eut une discussion à ce sujet, et au bout de quelques instants Alice trouva aussi naturel de causer intimement avec ces étranges créatures qu'avec de vieux amis.

Elle eut même une vive altercation avec le Merle, qui s'impatienta bientôt et grommela :

— Je m'y connais mieux que vous, à mon âge on sait cela, pas au vôtre. Vous n'y connaissez rien.

Alice ne se contenta pas de ces explications et voulut savoir l'âge exact du Merle pour voir s'il avait raison. Le Merle se refusa obstinément à le

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

dire. La conversation en resta là. Un froid glacial suivit.

La Souris, qui semblait être une personne d'importance, le rompit en criant :

— Asseyez-vous tous et écoutez-moi. Je vais vous dire le bon moyen de vous sécher.

Tous s'assirent, formant un large cercle autour de la Souris.

Alice, les yeux braqués sur cette dernière, sentait un violent rhume lui monter au cerveau, et se disait :

— Sécher, sécher, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Hum... hum..., commença la Souris pour s'éclaircir la voix. Écoutez bien, je ne connais rien de plus réchauffant et de plus desséchant que l'histoire que je vais vous conter... Silence, là-bas ! Je commence : Quand Guillaume le Conquérant fit la conquête de l'Angleterre, il eut bientôt fait de soumettre les Anglais. Edwin et Morcar, comtes de Mercia et de... de...

— C'est elle qui sèche ! dit tout bas le Merle.

— On cause, là-bas ! protesta la Souris.

— Ce n'est pas moi ! cria vivement le Merle.

— J'avais cru..., reprit la Souris. Donc, je reprends : Edwin et Morcar, comtes de Mer... Mercia et de North... Northumbria...

— Ouf !... dit encore le Merle.

— ...trouvèrent bon...

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Trouvèrent bon quoi ? demanda le Canard.

— Je suppose que vous connaissez l'expression « trouver bon », dit la Souris en colère, mais très polie.

— Bien sûr, répliqua le Canard, moi je sais ce que je trouve bon, ce sont des vers, ou une grenouille, mais vous, vous vous exprimez d'une façon tellement vague...

La Souris dédaigna l'interruption et continua :

— ...trouvèrent bon de diriger le mouvement. Stigaud, l'archevêque patriote de Canterbury... Et comment vous sentez-vous, mon enfant ? dit-elle, s'adressant à Alice.

— Aussi humide que jamais, répondit Alice, d'une voix mélancolique ; j'ai beau vous écouter, je ne sèche pas.

— Un peu de patience, reprit la Souris, moi je vais bientôt sécher davantage.

Le Pélican, profitant de l'interruption pour placer son mot, se leva et prononça d'une voix solennelle :

— Puisque les moyens employés déjà ne suffisent pas, je propose de remettre la séance à huitaine et je vote pour l'adoption immédiate d'un remède *ad hoc*.

— Parlez français ! cria l'Aiglon. On ne comprend rien à tous ces mots étrangers ; vous non plus, d'ailleurs, ajouta-t-il sous son aile. (C'était sa cape.)

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

La plupart des autres oiseaux ne se gênèrent pas pour ricaner ouvertement.

— Ce que j'allais suggérer, reprit le Pélican d'une voix grave, sévère et offensée, est le meilleur exercice connu pour s'échauffer : « la course Co-casse ».

— Qu'est-ce qu'une course Caucase ? dit Alice, gênée par le silence qui accueillit cette proposition, mais qui sentait que quelqu'un devait se dévouer et parler.

— Oh ! répliqua le Pélican, la seule façon d'expliquer, c'est d'agir.

(Comme vous pourriez un jour aussi avoir besoin de vous réchauffer, je vais tâcher de vous dire comment le Pélican s'y prit.)

Il fit d'abord un grand cercle pour tracer la piste.

— Il importe peu que le cercle soit plus ou moins parfait, dit sentencieusement l'animal.

Puis il plaça au hasard, sur le cercle, tous les membres de l'assemblée.

Il n'y eut pas de un... deux... trois... partez !... Tous partaient quand ils voulaient, ce qui rendait le « pointage » difficile.

Les uns s'arrêtèrent plus tôt que les autres. Après une demi-heure environ de cet exercice desséchant, le Pélican cria :

— Stop !

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Et toutes les créatures, hors d'haleine, se jetèrent sur lui, criant :

— Qui a gagné, qui a gagné ?

Cette question mit le Pélican dans un embarras profond ; il resta pendant quelques minutes le doigt sur le front, dans l'attitude consacrée, et trouva comme réponse :

— Tout le monde a gagné et tout le monde doit avoir des prix.

— Mais qui va distribuer les prix ? demandèrent les autres comme un seul homme.

— Elle, naturellement ! dit le Pélican, montrant Alice du doigt.

Tous les animaux en profitèrent pour entourer Alice, à l'étouffer, en criant :

— Nos prix, nos prix !

Alice était fort embarrassée. Quel prix allait-elle pouvoir donner ? De désespoir elle fouilla dans sa poche. Elle en tira un petit cornet de dragées que l'eau salée n'avait heureusement pas gâtées et les fit passer à la ronde. Il y avait exactement une dragée par animal ; Alice, seule, n'en avait pas.

— Mais, dit gravement la Souris, elle aussi doit avoir un prix.

— Certainement, dit le Pélican plus gravement encore. — Qu'avez-vous dans votre poche ? demanda-t-il se tournant vers Alice.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Plus rien qu'un dé, répondit-elle.

— Donnez-le-moi, dit le Pélican appuyant sur chaque mot.

Tous les animaux se réunirent encore une fois autour d'Alice ; le Pélican lui présenta le dé et dit, plus grave que jamais :

— L'honorable société vous prie d'accepter cet élégant dé.

Un ban suivit ce court discours. Alice trouva tout ceci absurde, mais ils avaient l'air tous si sérieux qu'elle n'osa se mettre à rire. De peur d'éclater, elle se contenta de s'incliner en reprenant son dé.

Une confusion générale suivit cet incident et les dragées en furent la cause.

Les grands oiseaux se plaignirent de ne pouvoir goûter leurs bonbons et les petits s'étranglèrent si bien avec les leurs qu'il fallut leur taper dans le dos. Les toux s'apaisèrent, le calme se rétablit et l'étrange assemblée reprit sa place, toujours formant cercle autour de la Souris. Les animaux supplèrent Dame Souris de dire une de ces histoires qu'elle racontait si bien.



ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Vous m'avez promis de me raconter votre histoire, dit Alice, et de m'expliquer pourquoi, vous et les vôtres, vous haïssiez tant les Ch... et les Ch..., ajouta-t-elle, ne prononçant pas les mots de peur d'offenser l'irascible bête.

— Mon histoire est longue et finit comme moi en queue... de souris, dit la Souris. C'est bien triste, ajouta-t-elle.

Et elle se tourna en soupirant vers Alice.

Notre amie, qui pensait à autre chose et dont les yeux jours fixés sur la Souris,

— En effet, votre queue, mais pourquoi est triste ?

La Souris, sans s'expliquer, se tourna vers Alice.

L'imagination d'Alice était tellement surexcitée que les mots lui firent l'effet d'un cinématographe :



étaient toujours
répondit :
queue est longue,
dites-vous qu'elle

la Souris haussa les épaules et se mit à raconter l'histoire.

L'imagination d'Alice était tellement surexcitée que les mots lui firent l'effet d'un cinématographe :

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Fury dit à une Souris
qu'il rencontra dans
Paris. Nous irons
devant la Cour.
Allons, viens,
pas de discours.
Je veux te dire
ton fait, et nous
aurons un procès.
Car ce matin
justement je
ne fais rien
d'amusant.

— Un tel
procès ! dit
la Souris,
sans Juge et
même sans
Jury, vous
donnerait
de grands
remords.

— Je serai
le Juge, je
serai le Jury,
répondit
ce malin
de chien
Fury. Et
pour nous
mettre
d'accord
je vais te
condam-
ner à
mort.

— Vous n'écoutez pas, cria la Souris, s'interrompant. A quoi pensez-vous, Alice ?

— Pardon, madame, répondit Alice posément :

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

j'ai très bien écouté ; ainsi, vous venez de finir à « rat mort ».

— Rat mort ! rat mort ! hurla la Souris, furibonde. Ah ! oui, vous écoutez bien, on peut le dire !

— En effet, dit Alice, s'apercevant de sa distraction. J'ai mal prononcé, ajouta-t-elle pour s'excuser.

— Assez, dit la Souris qui se leva et se dirigea vers la mare de larmes, vous m'insultez en disant tant de bêtises.

— Je ne l'ai pas fait exprès, plaida la pauvre Alice. Vous vous fâchez vraiment pour rien...

La Souris grogna sans répondre.

— Revenez, ô Souris ! revenez, et finissez votre histoire, supplia Alice.

Le chœur des étranges animaux répéta :

— Revenez, ô Souris !

La Souris ne s'en sauva que plus vite.

— Quelle mouche la pique ? soupira le Merle aussitôt que Dame Souris fut hors de vue.

Une vieille mère Crabe profita de cette sortie pour faire de la morale à son fils :

— Que ceci te serve de leçon, mon enfant. Ne prends jamais, jamais la mouche, tu vois où cela mène !

— Ah ! si Didi était là, s'écria Alice, comme il la rapporterait vite !

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Et qui est Didi, mademoiselle, si je ne suis pas indiscret ? demanda le Merle.

— Mais c'est mon petit chat, monsieur, il attrape et rapporte tout... les rats... les souris... et les oiseaux aussi...

Ces paroles jetèrent un froid dans l'assemblée. Quelques oiseaux s'envolèrent immédiatement. Une vieille Pie-grièche s'entortilla dans son châte tout en disant :

— Il est temps que je rentre. Le serein tombe et me fait mal à la gorge.

Un Canari en profita pour appeler ses enfants en sifflant :

— Petits, petits ! Allons, voici l'heure de la soupe !

Enfin, tous trouvèrent un prétexte pour s'en aller et laisser Alice seule.

— Si j'avais su, je n'aurais pas parlé de Didi, se dit-elle mélancoliquement. Personne n'a l'air de l'aimer ici et je sais pourtant bien que c'est le meilleur chat du monde ! Didi, mon cher Didi, te reverrai-je jamais ?

Elle éclata en sanglots, tant elle était triste et découragée.

Heureusement, le bruit d'un petit trotinement vint faire diversion. Alice crut que c'était la Souris qui revenait. Elle s'essuya vite les yeux pour mieux voir.

IV

UN BRAS A LA FENÊTRE

C'ÉTAIT Maître Jean Lapin qui revenait, toujours affairé. Il regardait anxieusement autour de lui, comme quelqu'un qui a perdu quelque chose. Alice l'entendit grommeler :

— La Duchesse, la Duchesse... gare à ma tête, gare à moi... Sûrement j'y passerai, elle m'exécutera, aussi sûr que je m'appelle Lapin. Où ai-je bien pu les perdre ?

Maître Lapin aperçut bien vite Alice et lui dit, très en colère :

— Qu'est-ce que vous faites là, ma fille ? Rentrez immédiatement. Apportez-moi une paire de gants neufs et un éventail... et vivement !

La pauvre petite fut tellement effrayée qu'elle s'enfuit en courant dans la direction qu'on lui indiquait, sans même essayer d'expliquer à Maître Lapin son erreur.

— Il m'a prise pour sa femme de chambre ! se dit-elle pendant qu'elle courait.

Ce disant, elle arriva près d'une jolie petite maison. Sur la porte était une plaque de cuivre,

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

où se trouvaient gravés ces mots : « Maître Jean Lapin. » Alice entra sans sonner, grimpa les escaliers quatre à quatre, de peur de rencontrer la vraie femme de chambre, qui lui aurait probable-



ment fait repasser la porte avant qu'elle eût rempli sa mission.

« Comme c'est drôle, pensait Alice, de faire les courses d'un lapin !... »

Tout en courant, elle était entrée dans une petite chambre très bien rangée. Sur une « table à coiffer » placée devant la fenêtre il y avait un éventail et deux ou trois paires de gants blancs. Exactement ce qu'Alice espérait trouver. Elle prit l'éventail et une paire de gants et allait quitter la chambre, quand elle aperçut un flacon posé près du miroir.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Cette fois-ci, il n'y avait aucune étiquette et pas de « Bois-moi ». Alice n'en déboucha pas moins le flacon et dit :

— Je sais que quelque chose d'intéressant va m'arriver. C'est toujours ce qui se passe si je bois ou si je mange. Après tout, je verrai bien ce qui va se passer. Comme je voudrais que cela me fasse grandir ! je suis tellement fatiguée d'être une petite fille microscopique !...

Le souhait, à peine formulé, fut exaucé. Bien plus vite même qu'Alice ne s'y fût attendue. Avant qu'elle eût fini de boire le liquide, son crâne heurta le plafond. Elle dut même baisser la tête brusquement pour empêcher son pauvre cou d'être cassé. Vivement alors, elle replaça la bouteille sur la table et recommença à se faire la morale :

— C'est bien assez comme cela. J'espère que je ne vais plus grandir... Déjà maintenant, telle que je suis, je ne vais plus pouvoir sortir d'ici. Ah ! si je n'avais pas tant bu !...

Malheureusement il était trop tard. Alice continuait à tant pousser que bientôt elle fut obligée de s'agenouiller. Une minute après, elle essaya d'une autre position, plus commode, se coucha par terre, un coude contre la porte et l'autre bras entourant sa tête. Comme elle allongeait toujours, à bout de ressources, elle passa un bras par la fenêtre et un pied par la cheminée et se dit :

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Maintenant je ne peux plus rien faire, j'ai tout essayé. Attendons la fin.

Par bonheur, en cet instant la croissance s'arrêta. Alice demeura donc là, très mal à son aise. Il y avait toutes chances pour qu'elle ne pût jamais sortir de cette chambre. Il n'était donc pas étonnant que la pauvre Alice se sentît plutôt malheureuse, ni qu'elle essayât de se remonter le moral en parlant.

— C'était bien plus gentil à la maison quand je ne grandissais ni ne diminuais à chaque instant. Ni les lapins, ni les souris n'étaient mes maîtres dans ce temps-là. J'aurais peut-être mieux fait de ne pas descendre dans le terrier, et pourtant...

Elle réfléchit sur ses malheurs pendant quelque temps encore, mais une voix venue du dehors la fit se taire et écouter.

— Marianne, criait la voix, apportez-moi tout de suite mes gants.

Alice entendit un petit trotinement dans l'escalier.

— C'est Maître Jean Lapin ! se dit Alice, qui se mit à trembler tellement qu'elle en secoua toute la maison.

Elle oubliait qu'étant mille fois plus grande maintenant que l'animal, elle ne devait plus avoir peur de lui.

Une minute après, Maître Lapin secouait la

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES



La fenêtre était obstruée par un bras énorme.

porte afin de l'ouvrir. Le coude d'Alice barrait la porte à l'intérieur. L'essai de Maître Jean Lapin ne fut donc suivi d'aucun résultat. Alice entendit

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

alors Maître Lapin qui, suivant son habitude, grommelait :

— Je vais faire le tour de la maison, puisque c'est comme ça, et entrer par la fenêtre.

Mais lorsqu'il se fut aperçu que la fenêtre était obstruée par un bras énorme, il se rendit compte que jamais il ne parviendrait à entrer chez lui. Si même il y eût réussi, il se serait trouvé en présence du monstre fabuleux dont un membre était visible et qui sans doute ne ferait de lui qu'une bouchée.

Sa résolution fut vite prise.

— Il faut mettre le feu à la maison ! dit Maître Jean Lapin.

Alice, n'y tenant plus, cria alors à tue-tête :

— Si vous le faites, je lâche Didi sur vous...

Un silence de mort suivit, pendant lequel notre petite amie se remit à réfléchir : « Que vont-ils vouloir faire maintenant ? S'ils avaient du sens commun ils soulèveraient le toit. » Puis elle entendit (ce qu'elle prenait pour des ouvriers) recommencer à remuer et Maître Jean Lapin dire :

— Une brouettée suffira pour commencer.

— Une brouettée de quoi ? se dit Alice.

Mais elle ne se le demanda pas longtemps. Une pluie de cailloux frappa la fenêtre et quelques petites pierres lui tombèrent sur la figure.

— Je ferais mieux de mettre fin à ceci tout de suite, dit-elle, inquiète.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Alors elle se remit à crier de toutes ses forces :
— Gare à vous si vous continuez à me lancer des pierres ; d'un coup de pied je démolirai la maison et vous serez tous écrasés.

Des murmures se firent entendre, un remous se produisit dans la foule, mais bientôt le silence régna de nouveau.

Alice remarqua alors avec étonnement que les cailloux se changeaient en petits gâteaux, à mesure qu'ils tombaient sur le plancher. Il y avait là toute une variété de macarons, des éclairs et même des babas de fort belle mine.

Tout naturellement l'envie lui vint d'y goûter.

« Si je mange un de ces gâteaux, pensa-t-elle, je suis sûre de changer de taille, et comme il n'est vraiment plus possible de me faire grandir, il faudra bien que je devienne plus petite. »

Elle croqua donc un gâteau, non sans quelque inquiétude, car elle craignait encore un peu de sentir ses jambes s'allonger. Toutefois, cette crainte ne dura pas et bientôt Alice fut ravie de voir que sa taille commençait à diminuer.

Dès qu'elle fut assez petite pour passer par la porte, elle se précipita à l'extérieur. Il y avait devant la maison une foule nombreuse de petits quadrupèdes et de petits oiseaux.

L'arrivée d'Alice jeta quelque trouble dans l'assemblée, mais bientôt tous se ressaisirent et se

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

lancèrent sur la petite fille. Elle prit ses jambes à son cou et s'enfuit. Elle se trouva bientôt en sûreté dans un bois épais.

— La première chose à faire, se dit Alice, c'est de reprendre ma taille normale, et la seconde c'est d'entrer dans le jardin merveilleux.

C'était un plan excellent. La seule difficulté était de le mettre à exécution. Alice ne savait pas au juste comment y arriver.

Un petit aboiement aigu lui fit brusquement lever la tête. Un monstrueux petit Chien la regardait de ses grands yeux ronds et, avançant faiblement une patte, essayait de la toucher.

— Pauvre petit ! dit Alice, d'une voix caressante.

Et elle essaya de son mieux de siffler pour avoir l'air brave. Au fond, elle était horriblement effrayée à l'idée que le Chien pourrait avoir faim et la dévorer bel et bien malgré toutes ses caresses.

Sans même s'en rendre compte, elle ramassa une baguette et la tendit au petit Chien ; celui-ci aboya de joie, se mit à cabrioler par-dessus le bâtonnet et commença à le mordiller. Alice se jeta derrière un grand chardon pour éviter d'être écrasée par les bonds de l'animal. Quand elle sortit de l'autre côté du chardon, toujours son bâton à la main, le petit Chien se jeta de nouveau sur le bâton et, dans sa hâte de le prendre, fit le

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

saut périlleux. Alice, trouvant que le jeu devenait trop dangereux, se rejeta derrière le chardon. Alors le petit Chien revint à la charge plusieurs fois ; puis, finalement, fatigué, alla se poser à quelque



distance de là sur son train de derrière, les pattes en avant, la langue pendante, les yeux à demi fermés, en aboyant tout le temps.

Le moment parut opportun à Alice pour opérer sa retraite ; aussi partit-elle comme une flèche. Elle courut jusqu'à ce qu'elle fût tout à fait épuisée

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

et que les aboiements du petit Chien ne fussent plus qu'un écho lointain.

— Et cependant quel gentil petit Chien c'était ! dit Alice, s'adossant à un bouton d'or pour se reposer et s'éventant avec une des feuilles de la fleur. J'aurais tant aimé à lui faire faire le beau... si... seulement j'avais été assez grande... Ah ! se dit-elle, j'allais oublier qu'il faut recommencer à grandir. Voyons. Comment s'y prendre ? Je suppose qu'il faudra encore que je boive ou que je mange quelque chose. Mais quoi ? C'est toujours la question !

Alice regarda autour d'elle les fleurs et l'herbe, et ne vit rien qui eût l'air de faire grandir. Elle aperçut cependant quelque chose qui poussait comme un champignon. C'en était un, en effet, pas plus grand qu'elle-même. Quand Alice l'eut bien examiné en dessous, derrière et tout autour, elle se dit qu'elle ferait peut-être bien aussi de regarder dessus.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et lança sur le toit du champignon un coup d'œil circulaire. Une énorme Chenille bleue y était assise, les bras croisés, et fumait tranquillement sa pipe, sorte de calebasse à laquelle était fixé un tube de caoutchouc. La Chenille (qui était un monsieur Turc) n'eut pas l'air de la voir et continua à tirer des bouffées.

V

CONSEILS DU TURC CHENILLE

ALICE et le Turc Chenille se regardèrent en silence. Puis celui-ci ôta sa pipe de sa bouche et adressa la parole à notre jeune amie d'une voix lente et ensommeillée :

— Qui êtes-vous ?

Ce n'était pas encourageant comme début. Alice répliqua, plutôt timidement :

— Je... je ne sais pas au juste... à présent... du moins. Je sais ce que j'étais quand je me suis levée... ce matin, mais je crois que j'ai dû changer, depuis, bien des fois.

— Que voulez-vous dire ? interrompit sévèrement le Turc Chenille. Je ne vous comprends pas.

— Hélas ! je ne me comprends pas non plus, répliqua Alice. C'est que je ne suis pas moi-même, voyez-vous !

— Je ne saisis pas, interrompit le Turc Chenille.

— J'ai bien peur de ne pouvoir m'expliquer plus clairement, reprit Alice, très polie, car pour

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

commencer je ne me comprends pas, et ensuite j'ai changé si souvent de taille que c'est plutôt difficile à débrouiller.

Alice s'empêtrait dans ses explications.

— Pas possible ! dit Chenille.

— Ah !... Eh bien ! c'est que vous n'en avez pas encore fait l'expérience, dit Alice. Mais quand vous serez changé en chrysalide, car vous le serez un jour, vous savez, et ensuite quand vous deviendrez papillon, vous verrez si vous ne vous sentirez pas un petit peu drôle.

— Euh !

— Eh bien ! nous ne sentons pas de la même façon, car moi ça me fait un drôle d'effet.

— Vous ! s'écria Chenille avec mépris. Qui êtes-vous donc ?

C'était reprendre l'argument. Alice s'offensa un peu des brèves réponses du Turc Chenille. Aussi se redressa-t-elle de toute sa taille et dit très gravement :

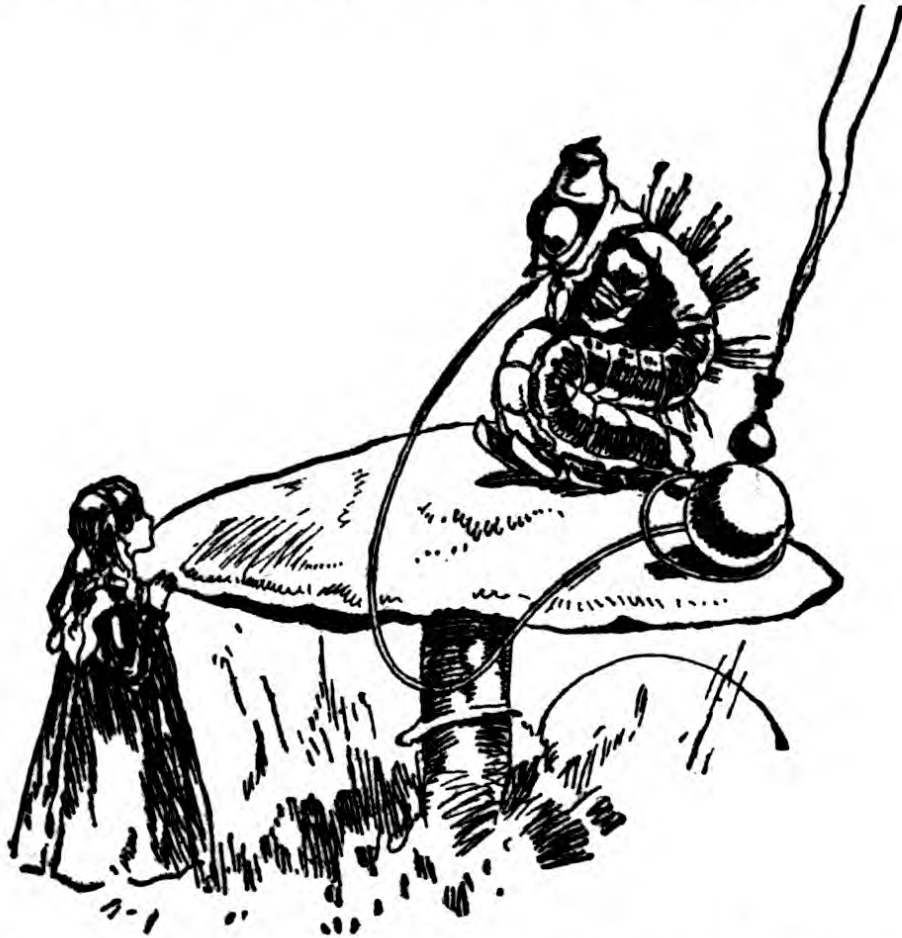
— Je pense que vous devriez vous présenter à moi d'abord.

— Pourquoi ? dit le Turc Chenille.

C'était encore une question embarrassante. Alice n'y trouva aucune réponse. Le Turc Chenille avait l'air de très mauvaise humeur. Alice se dit qu'il valait mieux s'en aller. Elle s'éloignait déjà du champignon quand elle s'entendit rappeler :

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

- Venez, revenez ! J'ai quelque chose d'important à vous dire : ne vous fâchez jamais !
— Est-ce tout ? demanda Alice, en colère.
— Non ! répondit le Turc Chenille.



Alice pensa qu'elle pouvait aussi bien écouter puisqu'elle n'avait rien de mieux à faire et que peut-être le Turc Chenille avait quelque chose d'intéressant à dire. Le Turc se remit à fumer quelque temps en silence, sans se presser, puis il décroisa les bras, retira le narguilé de sa bouche et dit :

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Alors vous vous croyez changée ?

— J'en ai bien peur, monsieur. Je ne peux plus me souvenir des choses que je savais d'habitude et je ne reste pas de la même taille deux minutes de suite.

— De quelles choses ne vous souvenez-vous pas ?

— Eh bien ! par exemple, j'ai essayé de réciter *la Cigale et la Fourmi*, et tous les mots ont été de travers.

— Chantez *Ah ! vous dirai-je, Maman*.

Alice croisa les bras et commença :

« Ah ! vous dirai-je, Maman,
Ce qui cause mon tourment,
Le père Guillaume veut que je raisonne
Comme une grande personne.
Moi je lui dis à tout moment :
— Faut être vieux pour être savant.

L'autre jour, comme il neigeait,
Je lui demandai si ça le gênait.
— A votre âge, dis-je, inquiète,
On prend vite froid à la tête !
— Merci bien, ma chère enfant !
Me dit-il, mes cheveux sont blancs.

L'autre jour, comme il mangeait,
Je le vis dévorer un poulet.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Le bec doit être indigeste,
Ai-je dit, l'arrêtant du geste.
— Merci bien, ma chère enfant,
J'avale tout, n'ayant plus de dents !

L'autre jour, comme il pêchait,
Une anguille à son nez frétillait.
— Mettez-la dans une pêchette,
Dis-je, tombant de peur sur l'herbette.
— Calmez-vous, ma chère enfant,
Dit-il, et partez vivement. »

— C'est très mal récité, dit le Turc Chenille.
— Pas tout à fait bien, je crois, répondit
Alice.

— C'est très mal du commencement à la fin.

Le Turc Chenille reprit la parole :

— De quelle taille voulez-vous être ?

— Oh ! la taille ne me fait rien vraiment. Mais
c'est de changer si souvent qui m'ennuie, vous
comprenez ?

— Non, je ne comprends pas.

Alice ne dit plus rien. Elle n'avait jamais été à
ce point contredite de sa vie, et elle sentit qu'elle
allait perdre patience.

— Vous trouvez-vous bien, en ce moment ?
reprit le Turc Chenille.

— Certes, non, si vous n'y voyez pas d'ob-

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

jection, monsieur. Six centimètres, ce n'est pas une taille de petite fille !

— C'est bien la mienne, dit le Turc Chenille, se redressant en parlant, d'un air très mécontent. (Il avait juste six centimètres.)

— Mais je n'y suis pas habituée ! se hâta de dire Alice d'une voix chagrine.

Elle ajouta tout bas :

— Que ces animaux sont donc susceptibles !

— Vous vous habituerez petit à petit, dit le Turc Chenille.

Et, remettant le tuyau du narguilé dans sa bouche, il se remit à fumer.

Alice attendit patiemment qu'il plût au sage de parler. Deux ou trois fois, le Turc retira sa pipe, la reprit, puis se laissa glisser à terre. Il se mit alors à ramper dans l'herbe et fit, avant de disparaître, cette simple remarque :

— Un côté vous fera grandir, l'autre vous fera diminuer.

— Un côté de quoi ? L'autre côté de quoi ? se dit Alice.

— Du champignon, répondit le Turc Chenille, comme s'il avait surpris sa pensée.

Une minute après, il avait disparu.

Alice resta là, considérant le champignon. Elle essaya un moment de reconnaître les deux côtés, l'un de l'autre, ce qui était plutôt difficile, vu que

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

le champignon était rond. Cependant, à la fin, elle étendit ses deux bras tout autour, aussi loin qu'ils pouvaient aller, et cassa de chaque main un petit morceau extérieur du champignon.

— Lequel goûter maintenant ? se demanda-t-elle. Essayons la main droite d'abord.

Immédiatement, elle diminua de telle façon que son menton heurta violemment ses pieds.

Fort effrayée de ce changement soudain, elle comprit qu'elle n'avait pas une minute à perdre si elle voulait ne pas disparaître tout à fait. Elle mordit le morceau qu'elle tenait dans la main gauche. Son menton était appuyé si fortement contre sa bottine qu'elle eut peine à ouvrir la bouche pour y glisser le petit morceau de champignon.

Après quelques efforts, elle parvint cependant à en avaler une parcelle.

— Ça y est ! j'ai pu détacher ma tête enfin ! dit Alice, d'un ton ravi.

Elle eut vite fait de retrouver sa taille ordinaire.

Son bonheur se changea bien vite en terreur quand elle ne vit plus ses épaules. Tout ce qu'elle put voir quand elle jeta un regard en bas fut une immense longueur de cou qui semblait s'élever comme un tronc au-dessous d'elle.

— Qu'est-ce que ces choses vertes ? dit Alice.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Et où sont mes épaules ? Oh ! oh ! mes pauvres mains, qu'êtes-vous devenues ?

Alice gesticulait tout en parlant, mais le seul résultat de ce mouvement fut un léger tremblement des choses vertes qui étaient des feuilles.

Comme Alice ne pouvait pas porter la main à sa tête, pour se rendre compte, elle essaya de baisser sa tête vers ses mains et fut contente de découvrir que son cou se pliait et se repliait dans toutes les directions, comme si elle eût été un serpent. Elle venait de réussir à en faire un gracieux zigzag et allait le plonger dans les feuilles, qu'elle reconnut n'être que le sommet des arbres sous lesquels elle s'était égarée, quand un sifflement la fit reculer vivement. Une grosse Pigeonne venait de lui voler à la face et la battait violemment de ses ailes.

— Serpent, vilain Serpent ! cria la Pigeonne.

— Je ne suis pas un serpent, répondit Alice indignée. Laissez-moi tranquille !

— Serpent, je le répète, recommença la Pigeonne, mais d'une voix plus douce.

Et elle ajouta avec une sorte de sanglot dans la voix :

— J'ai parcouru tous les alentours, mais il y en a partout de ces serpents !

— Je ne comprends pas ce que vous dites, fit Alice.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Oui, j'ai exploré toutes les racines d'arbres, toutes les haies, tous les talus, et toujours ces serpents, toujours...

Alice, de plus en plus intriguée, pensa qu'il valait mieux ne pas interrompre la Pigeonne jusqu'à ce qu'elle eût fini son discours.

— Comme si ce n'était pas suffisant de couvrir les œufs, continuait la Pigeonne, il faudra maintenant que je me gare des serpents nuit et jour ! Et je n'ai pas fermé l'œil depuis trois semaines !

— Je suis désolée de vous voir si ennuyée, dit Alice qui commençait à comprendre ce que la Pigeonne voulait dire.

— Et j'avais justement choisi l'arbre le plus élevé du bois. Au moment où je croyais être enfin seule et tranquille, voilà qu'il faut que vous veniez en vous tortillant. Va-t'en, sale Serpent !



ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Puisque je vous dis que je ne suis pas un serpent. Je suis une, je suis une...

— Vous êtes... Vous êtes... quoi ?

— Je... je suis une petite fille, dit Alice assez incertaine, se rappelant le nombre de métamorphoses par lesquelles elle avait passé en un jour.

— En voilà une histoire ! dit la Pigeonne profondément méprisante. J'ai vu bien des petites filles dans mon temps, mais jamais je n'en ai vu une avec un cou pareil. Non, non ; vous êtes un serpent, ce n'est pas la peine d'essayer de me faire prendre des vessies pour des lanternes. Je suis certaine que vous allez avoir le toupet de dire que vous n'avez jamais goûté un œuf non plus !

— Mais si, j'ai goûté des œufs ! dit Alice qui était une enfant véridique, vous savez bien que les petites filles mangent tout autant d'œufs que les serpents !

— Je n'en crois rien, dit la Pigeonne, mais si elles le font, c'est qu'elles sont des espèces de serpents, c'est tout ce que je peux vous dire.

Ceci parut une idée tellement originale à Alice, qu'elle fut tout à fait silencieuse pendant une ou deux minutes. La Pigeonne en profita pour ajouter :

— Il y a une chose que je crois, c'est que vous venez ici pour dénicher des œufs, et du moment que vous dénicher des œufs, qu'est-ce que cela me fait que vous soyez une petite fille ou un serpent ?

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Mais cela me fait beaucoup à moi, dit vivement Alice. Je ne cherche pas d'œufs du tout, et si j'en cherchais je ne prendrais pas les vôtres : je n'aime pas les œufs de pigeon.

— Adieu alors, filez, dit la Pigeonne, se réinstallant dans son nid.

Alice s'accroupit au milieu des arbres du mieux qu'elle le put, et de temps en temps elle était forcée de débrouiller son cou des branches dans lesquelles il était pris. Après quelques instants de cet exercice, elle se souvint qu'elle avait encore des morceaux de champignon dans les mains. Elle commença donc à les grignoter, faisant bien attention d'en manger un peu de la main droite, un peu de la main gauche à tour de rôle, grandissant une fois, diminuant l'autre, jusqu'à ce qu'elle eût réussi à retrouver sa taille ordinaire.

Il y avait si longtemps qu'Alice n'avait eu sa taille normale qu'au premier moment elle en fut gênée. Elle se remit bien vite cependant, et selon sa douce habitude commença un petit monologue :

— Allons, voilà la moitié de mes projets réalisée... Est-ce assez déconcertant tous ces changements ! Je ne sais jamais ce que je vais être la minute suivante. En tout cas, me voilà revenue à ma taille ordinaire. Maintenant il faut entrer au jardin des délices, oui, mais comment m'y prendre ?

Ce disant, Alice arriva sur une place au bord

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

de laquelle se trouvait une petite maison d'un mètre de haut.

— Il ne faut pas, se dit-elle, que je me présente avec ma taille à la personne qui vit là dedans ! Je la ferais mourir de peur.

Aussi se remit-elle à manger du champignon qu'elle tenait de la main droite et, quand elle n'eut plus que trente centimètres, elle s'avança vers la maison.

VI

UN BÉBÉ ROSE ET UN CHAT QUI RIT

ALICE demeura pendant un instant à la regarder et à s'interroger.

Soudain un valet de pied en livrée sortit du bois en courant. Alice se dit que c'était un valet de pied parce qu'il était en livrée ; autrement, à en juger d'après la figure, elle eût pris le personnage pour un poisson. Celui-ci gratta à la porte de la maison qui lui fut ouverte par un autre valet de pied également en livrée. Ce dernier avait une large face et des yeux ronds comme une grenouille. Alice remarqua que tous deux portaient une perruque blanche et poudrée ; curieuse, elle avança un peu pour voir de quoi il s'agissait.

Le Valet Poisson tira de sa poche une enveloppe presque aussi grande que lui. Il la tendit à l'autre valet, lui disant d'un ton sérieux :

— Pour madame la Duchesse, de la part de Sa Majesté la Reine de Cœur. Invitation à la partie de croquet.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Le Valet Grenouille répéta de la même voix solennelle :

— De la part de Sa Majesté la Reine, une invitation pour madame la Duchesse.

Puis tous deux s'inclinèrent très bas l'un devant l'autre. Leurs boucles blanches s'emmêlèrent.

Alice éclata de rire si fort qu'elle rentra vivement dans le bois, de peur d'être entendue des valets. Quand elle en ressortit, le Valet Poisson était parti et le Valet Grenouille, assis à terre près de la porte, contemplait le ciel d'un air stupide.

Alice alla timidement vers la porte et y sonna.

— Je ne vois pas pourquoi vous sonnez, dit le Valet Grenouille. D'abord, je suis du même côté de la porte que vous. Ensuite, on fait un tel vacarme à l'intérieur que personne ne vous entendra.

En effet, il venait de l'intérieur les bruits les plus extraordinaires, un hurlement continu et un éternuement perpétuel.

De temps à autre, comme pour mieux assourdir, retentissait un grand fracas de vaisselle brisée.

— Alors, je vous prie, comment entrer ? dit Alice.

— A la rigueur, vous pourriez sonner, continua le domestique sans même paraître entendre, si la porte était entre nous deux. Si, par exemple, j'avais été à l'intérieur, vous eussiez pu le faire, mais je vous aurais laissée dehors.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Le Valet louchait vers le ciel pendant tout ce discours et Alice pensait qu'il était vraiment par trop impoli de n'avoir l'air ni de la voir ni de l'entendre. « Ce n'est peut-être pas de sa faute, pensait-elle, ses yeux sont faits de telle sorte qu'il ne peut probablement s'empêcher de loucher. En tout cas, il pourrait bien m'écouter et répondre. »

— Comment faire pour entrer ? continua-t-elle, à haute voix, cette fois.

— Je vais rester ici jusqu'à demain, remarqua le Valet de pied.

Juste à ce moment la porte de la maison s'ouvrit et un grand plat vint raser la tête du laquais et se briser contre un arbre derrière lui.

— Ou peut-être jusqu'à après-demain, continua le Valet de pied comme si de rien n'était.

— Comment faire pour entrer ? cria Alice à tue-tête.

— Faut-il que vous entriez ? dit le Valet de pied.

La question était juste. Mais Alice n'aimait pas qu'on lui mît les points sur les *i*...

— C'est vraiment insupportable, bougonna-t-elle, comme tous ces animaux discutent ! Il y a de quoi devenir folle.

— Sans doute, je resterai ici jusqu'à demain, continua le Valet, ou peut-être pendant des jours et des jours.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Mais que faut-il que je fasse, moi ? cria Alice.

— Tout ce que vous voudrez, répondit le Valet de pied.

Et il se mit à siffler.

— Rien à faire avec lui ! dit Alice.

Enfin elle se décida et, sans attendre davantage, ouvrit la porte de la maison et pénétra dans une grande cuisine fumeuse.

La Duchesse était assise au centre, sur un escabeau, et berçait un enfant. La cuisinière était penchée sur le fourneau, remuant ce qui paraissait être de la soupe dans un grand chaudron.

— Il y a certainement trop de poivre dans cette soupe, se dit Alice, qui n'arrêtait pas d'éternuer depuis son entrée.

La Duchesse elle-même éternuait de temps à autre. Quant au bébé, il ne cessait d'éternuer que pour hurler, et réciproquement.

Les seules créatures calmes étaient la cuisinière et un gros chat couché auprès de l'âtre. Ce chat avait la bouche fendue jusqu'aux oreilles par un large ricanement.

— Pardon, Madame, dit Alice s'adressant un peu timidement à la Duchesse, pourquoi votre chat rit-il ainsi ?

— Parce que c'est un chat du Cheshire ! répondit la Duchesse tout simplement.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Et elle ajouta :

— Cochon !

La Duchesse hurla si fort ce dernier mot qu'Alice sauta en l'air, mais elle comprit tout de suite que le mot s'adressait au bébé, et non pas à elle. Elle reprit donc courage et continua :

— Je ne savais pas que les chats du Cheshire riaient ainsi.

— Ils le peuvent tous et presque tous le font ! répondit la Duchesse.

— Je n'en connais aucun qui le fasse ! dit Alice, ravie de voir que la conversation ne tombait pas.

— C'est la preuve que vous n'en connaissez guère, voilà tout ! répondit la Duchesse.

Le ton de cette observation déplut à Alice, qui chercha un autre sujet de conversation. Pendant qu'elle réfléchissait, la cuisinière retira le chaudron du feu et se mit, aussitôt après, à jeter à la tête du bébé et de la Duchesse tout ce qui lui tombait sous la main : des fers à repasser, puis une pluie de poêles, de plats, d'assiettes, etc. La Duchesse n'avait pas l'air de voir ni de sentir, même quand elle était touchée. Le bébé continuait à hurler de telle façon qu'il était impossible de dire si les coups le blessaient ou non.

— Oh ! faites attention, je vous en prie ! cria Alice, sautant d'un pied sur l'autre, folle de terreur.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Un plat effleura le nez du bébé.

— Oh ! quel malheur ! le nez de Sa Seigneurie qui va être enlevé !

— A votre tour maintenant de le bercer ! dit la Duchesse à Alice, lui lançant le bébé « comme une bombe ». Il faut que j'aie m'habiller pour le croquet de la Reine.

La Duchesse se précipita hors de la chambre en courant.

La cuisinière essaya de l'atteindre avec une poêle, mais la manqua.

Alice attrapa le bébé avec quelque difficulté, car c'était une drôle de petite créature rose qui remuait comme du vif-argent.

Alice recommença comme d'habitude à s'apostropher :

— Voyons, Alice, qu'est-ce que tu vas faire de cet enfant quand tu arriveras chez toi ?

Un nouveau grognement d'une violence extrême fit qu'Alice regarda sur-le-champ la figure de l'enfant qu'elle portait. Cette fois-ci il n'y avait plus de doute, c'était bien un petit cochon qu'Alice tenait. Elle s'arrêta net de parler et de marcher. Elle posa Cochonnet par terre et eut un immense soulagement à le voir trotter vers les bois.

— S'il avait grandi, se disait-elle en le voyant courir, il serait devenu un enfant horriblement laid, tandis qu'il fait un assez joli petit cochon.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES



Elle lui lança le bébé comme une bombe.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Puis, tous les enfants qu'elle connaissait lui défilèrent devant les yeux, et elle se dit qu'ils n'auraient pas été mal du tout, si on avait pu les changer en petits cochons. Elle aperçut alors le



Chat du Cheshire, assis sur un buisson à quelques pas d'elle :

— Ah ! que j'ai peur ! s'écria-t-elle.

Le Chat se mit à rire en voyant Alice.

— Il n'a pas l'air méchant, se dit-elle ; cepen-

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

dant il a de bien longues griffes et de bien longues dents. Soyons respectueuse.

— Monsieur Minet, commença-t-elle plutôt timidement, ne sachant pas si ce terme d'amitié plairait au rieur, voudriez-vous me dire de quel côté il faut que j'aïlle ?

— Cela dépend où vous voulez aller, répondit-il, toujours gai.

— Oh ! cela m'est à peu près égal ...

— Alors, le côté ne fait rien à l'affaire, dit le Chat.

— Du moment que j'arriverai quelque part ! ajouta Alice en fait d'explication.

— Oh ! vous êtes bien sûre d'arriver là, si vous marchez assez longtemps, répliqua le Chat.

Alice se dit que l'argument était sans réplique. Elle essaya d'une autre question :

— Quels sont les gens qui demeurent aux environs ?

— Dans cette direction-ci, dit le Chat, faisant un geste circulaire de la patte, vit un Chapelier ; dans cette direction-là (geste circulaire de l'autre patte), vit un Lièvre de Mars. Choisissez l'un ou l'autre : ce sont des fous.

— Mais je ne tiens pas du tout à voir des fous.

— Oh ! que vous vouliez ou ne vouliez pas, c'est la même chose, nous sommes tous fous ici, moi... vous...

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— C'est un peu fort. Je suis folle ?

— Sûrement. Autrement vous ne seriez pas ici.

— Et vous, comment savez-vous que vous êtes fou ?

— Je vais vous l'expliquer. Admettez-vous d'abord que le Chien n'est pas fou ?



— Il me semble que j'admets cela.

— Alors, suivez mon raisonnement : un chien hurle quand il est en colère et remue la queue de joie. Moi, je hurle de joie et je remue la queue quand je suis en colère. Donc je suis fou.

— Moi, j'appelle cela ronronner et non pas hurler.

— Comme vous voudrez... Jouez-vous au cro-

quet avec la Reine aujourd'hui ?

— J'aimerais bien, mais je ne suis pas invitée.

— Vous m'y retrouverez, dit le Chat.

Et il disparut.

Cette disparition n'étonna pas autrement Alice. Elle s'habituaux événements fantastiques. Pen-

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

dant qu'elle regardait l'endroit d'où le Chat venait de s'évanouir, il y réapparut soudain.

— A propos, qu'est devenu le bébé ? dit-il. Je l'avais presque oublié.

— Un cochon !

— C'est bien ce que je pensais, dit le Chat qui s'enfuit de nouveau.

Alice se dirigea vers l'habitation supposée du Lièvre de Mars.

— J'ai déjà vu des chapeliers, dit-elle ; aussi vaut-il mieux que j'aie vu un jeune lièvre. J'espère qu'il n'est pas fou furieux.

Comme elle disait ces mots, elle revit le Chat perché sur la branche d'un arbre.

— Avez-vous dit cochon ou bouchon ? demanda-t-il.

— J'ai dit cochon, répliqua Alice, et je souhaiterais que vous n'apparaissiez et ne disparaissiez pas aussi vite. Vous me faites mal au cœur.

— Très bien ! dit le Chat, qui cette fois-ci disparut très lentement.

Sa queue fut la première à s'effacer. Et ce fut son rire extraordinaire qui resta là quelque temps après que tout le reste eut disparu.

— Ça, par exemple, c'est extraordinaire, cria Alice, j'ai souvent vu un chat sans rire, mais voir un rire sans chat, c'est le comble !

Elle n'eut que quelques pas à faire pour se

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

trouver en face de la maison du Levraut. Elle pensa que c'était bien là la maison d'un lièvre parce que les cheminées étaient en forme de longues oreilles et que le toit était couvert de poils au lieu d'ardoises. C'était une si grande maison pour Alice qu'elle n'osa pas approcher davantage sans manger un peu du morceau de champignon qu'elle tenait dans la main gauche. Quand elle eut deux pieds de haut, elle avança, encore un peu craintive :

— Et s'il était fou à lier, tout de même ! se dit-elle. J'aurais peut-être mieux fait d'aller voir le chapelier. Bah ! n'allons ni chez l'un ni chez l'autre.

Elle avait à peine fini sa phrase qu'elle vit une porte percée au milieu d'un tronc d'arbre.

Alice poussa la porte et entra. Une fois de plus, elle se trouva dans la grande galerie et près du guéridon de verre.

— A cette heure, je vais mieux m'y prendre ! dit-elle.

Sa première précaution fut de saisir la petite clef d'or et d'ouvrir la porte qui menait au jardin. Puis, elle commença à grignoter le bout de champignon qu'elle avait gardé dans sa poche jusqu'à ce qu'elle atteignît à peu près trente centimètres de haut. Elle descendit alors le petit couloir et parvint enfin dans le jardin délicieux, parmi les fleurs vermeilles et les claires fontaines.

VII

D'UNE PARTIE DE CROQUET ET D'UN JEU DE CARTES

A MAIN droite de l'entrée du jardin était un grand rosier, tout fleuri de roses blanches. Trois jardiniers, qui étaient des cartes à jouer, étaient occupés à peindre les fleurs en rouge. Alice trouva ce travail très intéressant et alla plus près des travailleurs pour l'observer. En approchant, elle entendit un des jardiniers dire :

— Ne te gêne pas, Cinq ! tu me jettes de la peinture.

— Pas de ma faute, répondit Cinq, Sept m'a poussé le coude.

— Voudriez-vous me dire, commença Alice en hésitant, pourquoi vous peignez ces roses ?

Deux commença son histoire à voix basse :

— Voilà ce que c'est, mademoiselle. Ici, il devrait y avoir un vrai rosier rouge. Mais nous nous sommes trompés et nous avons planté un rosier blanc. Alors, vous comprenez, nous faisons de notre mieux avant qu'Elle ne vienne...

Au même instant, Cinq, qui surveillait le jardin

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

depuis quelques minutes, poussa un cri : « La Reine... la Reine... », et les jardiniers s'aplatirent face contre terre comme des capucins.

On entendait piétiner. Alice se retourna bien vite pour voir qui arrivait.

C'étaient d'abord dix soldats portant des piques.



Ces soldats étaient faits comme les jardiniers plats et oblongs, avec les pieds et les mains croisés ; puis dix courtisans, habillés en Écossais (costumes à carreaux) et qui marchaient deux par deux, tels les soldats ; puis les enfants royaux (la famille était composée de dix membres), qui arrivaient en gambadant, deux par deux, eux aussi. Tous les dix portaient, brodé sur leur tunique, le cœur, emblème de la famille. Enfin, s'avancèrent les invités, rois et reines en majorité. Alice reconnut, au

milieu d'eux, Maître Lapin qui parlait sans interruption, comme toujours. Nerveux et agité, il passa à côté d'elle sans la remarquer ou sans vouloir la voir. Tout à la fin du cortège, précédant immédiatement le Roi et la Reine, venait le Valet de Cœur portant la couronne du Roi sur un carreau de velours.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Le Roi et la Reine de Cœur fermaient la marche.

Alice se demanda s'il fallait se prosterner à plat ventre comme les jardiniers.

Elle ne pouvait justement pas se rappeler ce qu'était l'étiquette en telles occasions. « Si on se jette ainsi le nez par terre, pensait-elle, à quoi servent les processions puisqu'on ne les voit pas ? » Dans le doute Alice s'abstint, resta debout et attendit.

Quand le cortège fut en face d'Alice, tous se plantèrent devant elle, en bataille, et se mirent à la dévisager. La Reine seule parla, disant sévèrement :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle fit cette question au Valet de Cœur qui, pour toute réponse, sourit et salua.

— Imbécile ! dit la Reine, secouant la tête d'impatience.

Se tournant vers Alice, elle demanda :

— Comment vous appelez-vous, mon enfant ?

— Je m'appelle Alice, pour servir Votre Majesté ! répondit Alice, très poliment.

Mais elle ajoutait intérieurement :

« Que je suis donc bête d'être intimidée ! Tout ça n'est qu'un paquet de cartes ! »

— Et quels sont ceux-là ? demanda la Reine désignant les trois jardiniers, aplatis autour du rosier (car les jardiniers étant à plat ventre, et leurs dos d'habit étant du même dessin que celui

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

du reste du jeu, il était impossible à la Reine de savoir s'ils étaient jardiniers, soldats, courtisans ou trois de ses propres enfants.

— Comment voulez-vous que je sache ? répondit Alice étonnée de son audace ; cela ne me regarde pas.

La Reine devint pourpre de rage et se mit à crier :

— Qu'on lui coupe la tête !

— Ça n'a pas le sens commun, s'écria Alice, sur un ton décidé.

Et la Reine se tut.

Le Roi posa sa main sur le bras de la Reine et lui dit timidement :

— Ayez égard à sa jeunesse, chère amie !

La Reine, sans rien écouter, dit au Valet de Cœur :

— Retournez-les.

Le Valet retourna très soigneusement les cartes, du bout de son pied.

— Debout ! dit la Reine, d'une voix aussi aiguë qu'impérative.

Immédiatement les trois jardiniers se relevèrent, saluant l'assemblée jusqu'à terre.

— Assez ! cria la Reine, vous me faites mal au cœur.

Puis se retournant vers le rosier, elle continua :

— Qu'est-ce que vous avez fait là ?

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Si Votre Majesté veut me permettre de le lui expliquer, dit Deux, très humblement et mettant un genou en terre, nous essayions...

— Je comprends, interrompit la Reine. Qu'on leur coupe la tête !

Elle se remit en marche ; tout le cortège suivit,



excepté trois soldats qui restèrent là pour exécuter les trois infortunés.

Ceux-ci s'élançèrent vers Alice pour implorer sa protection.

— Vous ne serez pas exécutés, dit Alice qui mit les trois cartes dans un grand pot de fleurs qui se trouvait là.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Les trois soldats firent semblant de chercher les prisonniers, mais rejoignirent bien vite le gros du cortège.

— Ont-ils disparu de la scène du monde ? demanda la Reine, criant à tue-tête.

— Ils ont disparu, si cela peut plaire à Votre Majesté, répondirent les soldats.

— Très bien ! cria la Reine encore plus fort. Jouez-vous au croquet ? demanda-t-elle à Alice.

— Oui, Majesté.

— Alors, venez ! hurla la Reine.

Alice suivit le mouvement.

— Il... il fait très beau aujourd'hui ! dit une petite voix à ses côtés.

Elle se trouvait à côté de Maître Jean Lapin qui l'interrogeait anxieusement du regard.

— Très beau ! répondit Alice. Mais où est la Duchesse ?

— Chut ! chut ! fit Maître Lapin à voix basse.

Tout en parlant, il regardait craintivement de côté, puis il se dressa sur le bout de ses pattes, et chuchota à l'oreille d'Alice :

— Elle est condamnée à mort.

Juste à ce moment on entendit la Reine qui commandait : « A vos places ! » et l'on vit tout le cortège se disloquer. Après un léger tumulte, chacun prit son rang. Alice n'avait jamais vu un jeu de croquet aussi étrange. Ce n'était que talus et

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

ornières. Les boules étaient des hérissons vivants, les maillets des hérons vivants et les soldats se transformaient en acrobates pour former les arceaux. Pour cela ils s'arc-boutaient à terre des pieds et des mains. La première grande difficulté pour Alice fut d'apprendre à se servir de son héron. Elle arrivait bien à mettre le corps de la bête sous son bras et à lui prendre le cou comme le manche d'un maillet, mais quand elle allait frapper le hérisson-boule avec la tête du héron-maillet, ce dernier tortillait le cou et se mettait à la regarder d'une façon si étonnée qu'elle éclatait de rire. Puis, quand elle avait réussi à mettre la tête de l'animal dans la bonne position, elle s'apercevait que le hérisson-boule n'était plus boule et s'était réfugié dans la haie voisine. En plus de ces difficultés, il se trouvait toujours sur son passage une ornière trop profonde pour être franchie et, quand elle arrivait aux arceaux, les soldats se levaient juste au moment où elle allait jouer. Après plusieurs essais malheureux, Alice conclut rapidement que « c'était vraiment un jeu trop difficile ».

Les membres du cercle de la Reine jouaient tous en même temps sans attendre leur tour et se trompaient tout le temps de hérissons.

Au bout d'un instant, la Reine fut dans un tel état de fureur qu'on n'entendit plus, d'un bout à l'autre du jeu de croquet, que le fameux ordre :

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Qu'on lui coupe la tête !

Alice commença à se sentir mal à l'aise. C'était bien vrai qu'elle ne s'était pas querellée avec la Reine, mais elle sentait bien que sa tête, à elle aussi, pouvait tomber d'un moment à l'autre. Elle cherchait un moyen de s'échapper sans être remarquée quand elle aperçut dans le ciel quelque chose qui ressemblait à un météore.

Alice se rendit vite compte que ce phénomène n'était que le rire du Chat du Cheshire (qui réapparaissait sans sa tête).

« Au moins je vais avoir quelqu'un à qui parler ! » pensa-t-elle.

— Comment allez-vous ? dit le Chat, aussitôt que sa bouche, suivant le rire, eut apparu.

Alice attendit alors que les yeux parussent à leur tour.

— Inutile de parler, se dit-elle, jusqu'à ce qu'il ait au moins une oreille pour m'entendre !

Un instant après, la tête était complète et le Chat s'en tint là en fait d'apparition. Plus que probablement il pensait qu'une bouche pour parler et des oreilles pour entendre suffisaient amplement pour tenir une conversation. Alice posa son héron par terre et se mit à décrire le jeu, bien contente d'avoir une personne, ou plutôt une oreille attentive à sa disposition.

— Je ne trouve pas ce jeu juste du tout, com-

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

mença-t-elle. Ils se disputent tous tellement qu'ils vous assourdissent. Ils ne suivent pas la règle du jeu et je ne sais même pas s'ils savent qu'il y en a une. Et vous n'avez pas idée combien c'est affolant de jouer avec des choses vivantes. Par exemple : voici l'arceau sous lequel je dois passer qui marche à l'autre bout du jeu et j'aurais dû « croquer » le hérisson de la Reine s'il ne s'était pas mis à courir juste au mauvais moment.

— Qu'est-ce que vous pensez de la Reine ? dit le Chat à voix basse.

— Oh ! rien de bon, je la trouve tellement... (elle vit à temps que la Reine était derrière elle) ...adroite que certainement elle va gagner.

La Reine sourit, et passa.

— Avec qui donc causez-vous ? dit le Roi s'avancant vers Alice et regardant, très intrigué, la tête du Chat.

— Avec un de mes amis, un chat du Cheshire, dit Alice. Permettez-moi de le présenter à Votre Majesté.

— Il ne m'inspire pas confiance, dit le Roi. Cependant, il peut baiser ma main, s'il le veut !

— Grand merci ! Le bel honneur ! fit la tête du Chat.

— Ne soyez pas impertinent, dit le Roi, et ne me regardez pas comme cela, ajouta-t-il en se glissant derrière Alice.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Un chat peut bien regarder un roi, dit Alice, puisqu'un chien regarde un évêque.

— En tout cas, il faut qu'il disparaisse, dit le Roi, très délibérément.

Il appela la Reine qui passait par là.

— Ma chère amie, dit-il, je souhaite que vous fassiez disparaître ce Chat.



La Reine ne connaissait qu'une façon de se tirer de toute difficulté : elle s'en servit comme toujours.

— Qu'on lui coupe la tête ! cria-t-elle sans même regarder en l'air.

— Je vais chercher le bourreau moi-même, dit le Roi vivement.

Et il s'en fut à grandes enjambées.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Alice pensa qu'elle ferait aussi bien de retourner voir où le jeu en était.

Son premier soin fut de chercher son hérisson-boule. Le hérisson était entré en contact avec un autre hérisson, ce qui parut à Alice une bonne occasion pour « croquer » l'un avec l'autre. Mais par malheur une autre difficulté survint : son héron s'en était allé de l'autre côté du jardin.

Pendant qu'elle le rattrapait, la lutte des hérissons avait pris fin et tous deux disparurent au moment où elle revenait.

— Ça n'a guère d'importance, se dit Alice, puisque tous les arceaux sont partis de ce côté du jeu !

Elle revint près de la tête du Chat et fut tout étonnée de trouver une foule de badauds les yeux en l'air. Le bourreau, le Roi et la Reine discutaient et parlaient tous trois à la fois. La foule se taisait, très mal à l'aise. Aussitôt qu'ils virent Alice, les trois querelleurs la prirent comme arbitre de leur discussion et tous ensemble se mirent à lui expliquer l'affaire.

L'exposé du bourreau était qu'on ne peut pas couper une tête à moins qu'elle ne soit sur un corps dont on puisse la séparer ; qu'il n'avait jamais eu à faire d'exécution pareille, et que ce n'était pas sur ses vieux jours qu'il commencerait.

L'opinion du Roi était que toute tête peut être coupée — sans explication.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

La Reine déclara que si on ne la débarrassait pas, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, de la tête ou du Chat, tout le monde aurait la tête coupée.

Alice ne trouva rien de mieux à dire que ceci :

— Il est de la suite de la Duchesse, il vaudrait mieux lui demander son avis à ce sujet.

— Elle est en prison, dit la Reine.

Puis, s'adressant au bourreau, elle ajouta :

— Amenez-la ici.

Le bourreau fila vers la prison ; au même moment la tête du Chat commença à s'effacer graduellement. La tête avait même complètement disparu quand le bourreau revint avec la Duchesse. Le Roi et le bourreau se mirent à courir comme des fous à sa recherche pendant que la foule reprenait la partie de croquet interrompue.

VIII

QUI A VOLÉ LES PÂTÉS DE LA REINE ?

QUAND le jeu de croquet fut terminé, on passa dans la salle de justice où le Roi et la Reine se trouvaient déjà, assis sur leur trône, entourés de tout le paquet de cartes. Le Valet de Cœur était debout, menottes aux mains, au banc des accusés, un gendarme de chaque côté de lui. A côté du Roi se tenait Maître Jean Lapin, brandissant une trompette d'une patte et un rouleau de papier de l'autre. Un grand plat de petits pâtés était placé devant les juges comme pièce à conviction. Il fleurait si bon que l'eau en vint à la bouche d'Alice. « Il serait à souhaiter, pensait-elle, que le procès soit déjà fini et qu'on en arrive aux rafraîchissements ! »

— Maître Jean Lapin, dit le Roi, lisez l'acte d'accusation.

Un des jurés avait un crayon qui grinçait. Au bout d'un instant, Alice, énervée, s'en empara et le fit disparaître en un tour de main. Le pauvre juré (un petit Poulet) ne s'en aperçut pas et se servit de son doigt comme d'un crayon jusqu'à la

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

fin de l'audience. Il n'en mit pas long, du reste, sur son ardoise.

Maître Jean sonna trois fois de la trompette, déroula le manuscrit qu'il tenait à la main et lut ce qui suit :

« La Reine de Cœur fit des pâtés
Un jour d'été.
Le Valet de Cœur les lui vola
Et les mangea. »

— Rendez le jugement ! dit le Roi, s'adressant au jury.

— Pas encore ! pas encore ! dit vivement Maître Lapin. Il faut entendre les témoins tout d'abord.

— Alors, appelez le premier témoin ! dit le Roi.

Maître Jean sonna trois fois de la trompette et ordonna :

— Premier témoin, à la barre !

C'était le Chapelier. Il avança, tenant une tasse d'une main, une tartine de l'autre.

— Je demande pardon à Votre Majesté, commença-t-il, mais je prenais mon thé quand on est venu me déranger.

— Vous auriez dû avoir fini, dit le Roi. Quand avez-vous commencé ?

Le Chapelier regarda M. Lièvre qui était entré dans la salle derrière lui, au bras de M. Loir.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Le 14 mars, je crois, répondit le Chapelier.

— Le 15, dit M. Lièvre.

— Non, le 16, dit le Loir.

— Écrivez cela, dit le Roi aux jurés.

Ceux-ci se mirent à griffonner sur leurs ardoises, posèrent les trois dates les unes sous les autres, en firent l'addition et réduisirent le total en francs et en centimes.

— Retirez votre chapeau, dit le Roi au témoin.

— Ce n'est pas le mien, répondit le Chapelier.

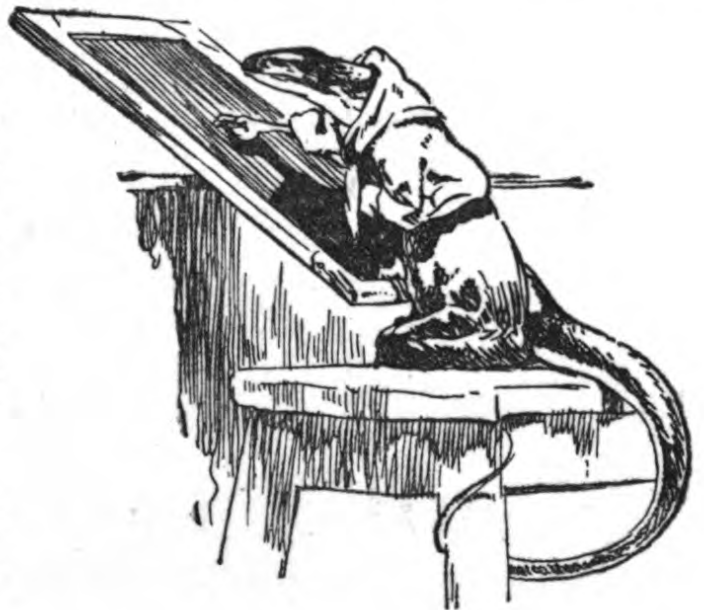
— Comment, un chapeau volé ! s'écria le Roi.

Et il se tourna vers le jury qui se remit à griffonner de plus belle.

— Certes non, Majesté, mais je ne l'ai que pour le vendre. Je n'ai jamais de chapeaux à moi. Je suis un chapelier, et vous savez bien que les chapeliers sont les plus mal...

A cet endroit du procès, la Reine mit ses lunettes et regarda fixement le pauvre commerçant, qui devint blême de terreur et se prit à trembler.

— Faites votre déposition sans vous agiter



ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

ainsi, lui dit le Roi, ou vous serez exécuté immédiatement.

Cette observation ne parut nullement calmer le témoin, qui se mit à sauter d'un pied sur l'autre, en surveillant la Reine du coin de l'œil. Dans son affolement, pour se donner une contenance, il mordit dans sa tasse, croyant mordre sa tartine.

Cette morsure fit tressaillir Alice qui comprit bien vite qu'elle recommençait à grandir... à pousser. Son émotion se changea en joie. Son premier mouvement fut de se lever et de quitter la cour, le second fut de ne pas bouger et de rester auprès de la Reine autant qu'elle pourrait y tenir.

— Ne poussez donc pas comme cela, dit le Loir, assis près d'elle. Vous m'étouffez !

— Ce n'est pas de ma faute si je pousse..., répondit Alice avec douceur.

— On n'a pas le droit de pousser ici, dit le Loir.

— Ne faites donc pas le malin, dit Alice, vous savez aussi bien que moi que tout le monde pousse.

— Oui, dit le Loir, mais tout le monde n'exagère pas comme vous, qui devenez ridicule...

Et le Loir s'éloigna en grommelant. Il alla s'asseoir de l'autre côté de la salle.

La Reine n'avait point cessé de fixer le Chapelier. Quand le Loir traversa la salle, elle dit à un des huissiers :

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Apportez-moi la liste des chanteurs de mon dernier concert.

A ces mots le tremblement du Chapelier se changea en une véritable danse de Saint-Guy. Il se trémoussa tant et si bien qu'il en perdit ses deux souliers.

— Faites votre déposition, dit le Roi impatienté ; ou, nerveux comme vous l'êtes, vous allez être exécuté.

— Majesté, commença le Chapelier, bégayant de terreur, j'avais à peine commencé mon thé... il y a quin...inze jours... que tout s'est mis à à tr... trembler, le... le sucre, la... la théière.

— Enfin, sortez-en ! cria le Roi.

— C'est alors que Monsieur Lièvre a dit : « Je te perce la peau... »

— Je ne l'ai pas dit, nia vigoureusement l'interpellé.

— Tu l'as dit, répondit le Chapelier.

— Je nie le fait, cria Monsieur Lièvre.

— Il nie, prononça le Roi. Laissons là l'incident, et continuez votre déposition, dit-il au Chapelier.

— En tout cas, reprit le Chapelier, le Loir a dit...

Et il regarda du côté du Loir, pour voir si celui-ci allait nier aussi.

Le Loir ne nia rien, il dormait profondément.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Mais allez donc ! dit le Roi.

— Alors, reprit le Chapelier, j'ai pris une autre tartine.

Un membre du jury interrompit alors :

— Mais qu'a dit le Loir ?

— Je... je ne sais plus, répondit le Chapelier.

— Il faut savoir, dit le Roi, ou sans cela, exécution capitale.

Le malheureux Chapelier laissa choir sa tasse, sa tartine et lui-même.

— Majesté, cria-t-il à genoux, je ne suis pas un malfaiteur, je ne suis qu'un pauvre...

— Orateur, coupa le Roi.

Un Cochon d'Inde se prit à applaudir ; les huissiers s'en saisirent et le fourrèrent dans un large sac qu'ils tenaient grand ouvert. Ils tirèrent les cordons du sac après y avoir

précipité ce dindon de petit cochon, et s'assirent dessus.

« Je suis bien contente d'avoir assisté à cet étouffement, pensait Alice, j'ai si souvent lu dans les comptes rendus des procès : « Des applaudissements s'élevèrent dans la salle, ils furent immé-



ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

diatement étouffés par les huissiers... » Je comprends ce que cela veut dire maintenant ! »

— Si c'est tout ce que vous avez à déposer, dit le Roi au Chapelier, vous pouvez vous reposer.

Ici, nouvelle velléité d'applaudissements : l'autre Cochon d'Inde subit le sort de son confrère.

— Allons, ça va bien, se dit Alice, maintenant que ces petits cochons sont étouffés, on va peut-être continuer tranquillement les débats !

— Voyons, dit le Roi au Chapelier, qui restait là sur un pied, puisque je vous dis que vous pouvez vous reposer et reprendre...

— Ma tasse et ma tartine ? demanda le Chapelier, les yeux toujours fixés sur la Reine.

— Me prenez-vous pour un imbécile ? s'écria le Roi en colère. Je vous dis de reprendre... la porte et vivement. Si le témoin n'évacue pas la salle d'ici une minute, qu'on l'exécute ! ajouta le souverain s'adressant au bourreau.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le Chapelier avait disparu, si vite qu'il négligea de se rechausser.

— Qu'on fasse comparaître le second témoin ! reprit le Roi.

C'était la cuisinière de la Duchesse. Son entrée provoqua un éternuement général.

— Jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, lui dit le Roi.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Non ! répondit la cuisinière.

Le Roi, ne sachant que faire, regarda Maître Jean Lapin qui lui dit à l'oreille :

— Que Votre Majesté ordonne une déposition contradictoire !

— Puisqu'il le faut, qu'il en soit ainsi ! dit le Roi tristement.

Après s'être fait un front sévère, et s'être croisé les bras, il demanda d'une voix grave :

— De quoi sont faits les pâtés ?

— De poivre, dit la cuisinière.

— Et d'eau claire, prononça derrière le témoin une voix rouillée par le sommeil.

— Qu'on étouffe ce Loir ! hurla la Reine. Qu'on lui coupe le cou, qu'on le tue, ce diable de Loir ! Qu'on l'exécute !...

Ce fut un tumulte indescriptible. Toute la cour tomba sur le Loir.

La cuisinière en profita pour s'échapper.

— Cela ne fait rien, dit le Roi, soulagé, en remontant sur son trône. Qu'on appelle le témoin suivant !

Il ajouta, se penchant vers la Reine :

— C'est vous, ma chère, qui ferez faire la prochaine déposition contradictoire, c'est trop fatigant pour moi.

Alice, tout en regardant Maître Jean Lapin consulter la liste des témoins, se demandait qui le

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

prochain témoin pouvait être, « car enfin, se disait-elle, il n'y a pas eu jusqu'ici de déposition bien intéressante ».

Imaginez donc la surprise de notre jeune héroïne quand elle entendit Maître Jean Lapin crier de sa voix de fausset :

— Troisième témoin, Mademoiselle Alice. Comparez !

IX

ALICE JOUE SA DERNIÈRE CARTE

— PRÉSENTE ! cria Alice.

Pour arriver plus vite à la barre des témoins, elle sauta par-dessus le banc des jurés et le bas de sa robe leur frôla la tête. Il en résulta une dégringolade générale sur la foule massée en dessous.

— Oh ! je vous demande bien pardon ! s'écria-t-elle, se mettant à quatre pattes pour ramasser les pauvres créatures.

Elle les remit sur pied le plus vite possible, car elle avait grand'peur de causer la mort de ces pauvres petites bêtes de jurés.

Aussitôt qu'ils furent remis de cette émotion, ils cherchèrent leurs crayons et leurs ardoises. Quand ils eurent trouvé tout ce qu'il fallait pour écrire, ils consignèrent cet événement d'une importance renversante (pour eux) sur leurs tablettes. Poulet, seul, ne fit rien que se tourner les pattes, la bouche ouverte, le bec en l'air, cherchant seulement à remettre son cerveau d'aplomb.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Que savez-vous de l'affaire ? demanda le Roi à Alice.

— Rien ! dit Alice.

— Rien vraiment ? insista le Roi.

— Rien du tout ! affirma Alice.

— Voilà qui est très juste ! dit le Roi, parlant au jury. Elle ne sait rien du tout, mais peut-être en connaît-elle les particularités.

Maître Lapin fit un geste discret d'approbation pour les jurés, mais regarda le Roi en fronçant les sourcils.

— Oui, oui, répéta le Roi, je dis bien, peut-être connaît-elle les particularités de l'affaire, et qu'on l'écrive !

Les jurés reprirent leur crayon et se chamaillèrent tout bas sur l'orthographe de « particularités ». Les uns mirent, pour se tirer d'affaire : « Elle connaît tout » ; les autres écrivirent : « Elle n'en connaît que des parties. »

« Cela n'a aucune importance ! » pensait Alice, en attendant la prochaine question.

Le Roi, qui venait lui aussi d'écrire sur ses tablettes, cria soudain : « Silence ! » et lut l'article suivant, quarante-deuxième règle du royaume :

« Toute personne de plus d'un kilomètre de haut disparaîtra de la cour... »

Tous les yeux se fixèrent sur Alice, qui s'était reprise à grandir.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES



— *Que savez-vous de l'affaire ?*

— Je n'ai pas mille mètres, dit Alice.

— Vous les avez, reprit le Roi, et même vous avez dit...

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Mille mètres, ajouta la Reine.

— Alors, d'après ce système métrique-là, je ne sortirai pas, dit Alice. De plus, ce n'est pas une véritable règle que vous lisez là, c'en est une de convention, inventée par vous.

— C'est cependant la première et la plus ancienne, répliqua le Roi.

— Alors, fit Alice, elle devrait porter le numéro un.

Le Roi pâlit, mais ne répondit pas et ordonna au jury, d'une voix tremblante et angoissée :

— Prononcez la sentence !

— Une minute, Majesté, dit Maître Lapin très agité, il y a d'autres preuves à donner.

— Lesquelles ? demanda la Reine.

— Cette lettre qu'on vient de me remettre, je ne l'ai pas encore ouverte, dit Maître Lapin.

— Ouvrez-la, dit le Roi.

— C'est une lettre écrite par ce prisonnier... à... quel... conque.

— On n'écrit pas à quelconque, on écrit à quelqu'un, reprit le Roi.

— Quelle suscription porte la lettre ? demanda un des jurés.

— Elle ne porte rien du tout, pas même d'adresse, répondit Maître Lapin. De fait, ce n'est pas une lettre, dit-il, dépliant le papier. Ce ne sont que des vers.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Sont-ils de la main du prisonnier ? demanda un autre juré.

— Non, certes, dit Maître Lapin, et c'est ce qu'ils ont de plus curieux.

Les membres du jury parurent n'y plus rien comprendre.

— Le coupable a-t-il imité l'écriture de quelqu'un ? demanda le Roi.

Une lueur d'intelligence reparut sur la face des jurés qui avaient été consternés par la réflexion de Maître Lapin.

— Pardon, Sire, dit le Valet, ce n'est pas de ma main, je peux le prouver, puisque ce n'est pas signé.

— Si vous n'avez pas signé, c'est encore pis, dit le Roi. Si vous n'aviez pas eu l'intention de faire du mal en écrivant ces méchants vers, vous auriez signé, comme un honnête homme.

Des bravos unanimes éclatèrent en l'honneur du Roi.

C'était d'ailleurs la première parole de bon sens qu'il eût prononcée.

— Cela prouve la culpabilité du Valet, cria la Reine.

— Cela ne prouve rien, dit fermement Alice. C'est un peu fort tout de même de condamner les gens, sans lire ce qu'ils écrivent pour leur défense !

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Lisez alors, dit le Roi à Maître Lapin.

— Par où faut-il commencer, Sire ? demanda Maître Jean, en ajustant ses lunettes.

— La belle question ! Par le commencement, dit le Roi. Puis vous continuerez jusqu'à la fin. A ce moment vous vous arrêterez.

Maître Lapin commença d'une voix mal assurée :

LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.

Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :

« Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »

A ces mots le Corbeau ne se sent plus de joie ;

Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,

Apprenez que tout flatteur

Vit aux dépens de celui qui l'écoute :

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »

Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Voilà la pièce la plus importante dont nous ayons eu connaissance jusqu'ici, dit le Roi, en se frottant les mains. Que le jury se prononce !

— Si quelqu'un peut expliquer ce que vient faire La Fontaine dans ceci, dit Alice, je lui donne un gage. Je ne vois pas pour ma part le moindre rapport entre La Fontaine et cette affaire.

Pendant ce temps, Alice avait tellement grandi qu'elle n'avait plus peur de rien.

Les jurés écrivirent bien vite : « Elle ne voit pas le moindre rapport », mais aucun d'entre eux ne s'avisa de le chercher.

— S'il n'y a aucun rapport, dit le Roi, c'est bien plus facile. Nous n'avons pas à le chercher et le monde ne cessera pas de tourner pour cela. Cependant, continua-t-il, étalant la lettre sur ses genoux et suivant ces vers distraitemment, il me semble que certains de ces mots ont un sens. — Vous volez, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en s'adressant au Valet.

Le Valet secoua la tête tristement.

— Oh ! Majesté, en ai-je l'air ? répondit-il.

Il n'en avait certainement pas l'air, étant plat, mince et souple comme un vrai valet de cartes.

Un profond silence accueillit ces paroles.

— Misérables ! s'écria le Roi en colère en lançant un encrier qui atteignit le pauvre Poulet à la tête.

Applaudissements nourris sur plusieurs bancs,

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

celui des jurés notamment. Seul, ce pauvre Poulet, trop frappé, continuait à écrire sur son ardoise, de son doigt trempé dans l'encre qui lui ruisselait sur la figure.

Le Roi, flatté par ces applaudissements chaleureux, bien que tardifs, redit pour la troisième fois :

— Que le jury prononce le verdict !

— Non, dit la Reine. Qu'on l'exécute d'abord !
Le verdict après.

— C'est stupide ! s'écria Alice. On n'a jamais vu cela, une exécution d'abord, le verdict après !...

— Taisez-vous ! hurla la Reine.

— Non, répliqua Alice, ce n'est pas juste, je ne me tairai pas.

— Qu'on lui coupe la tête ! s'écria la Reine, pourpre de rage.

Personne ne remua.

— Qui est-ce qui croit ce que vous dites ? continua Alice. (A ce moment elle avait repris sa taille ordinaire.) Après tout, vous n'êtes qu'un paquet de cartes !...

Aussitôt tout le paquet s'élança en l'air et retomba sur Alice. Elle poussa un petit cri, moitié de colère, moitié de peur. Alors elle essaya de les empêcher de lui tomber sur la tête et se réveilla, couchée par terre, la tête sur les genoux de sa sœur qui lui enlevait des cheveux quelques feuilles tombées pendant son rêve.

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

— Réveille-toi donc, chérie, dit la grande sœur. Quel long somme tu as fait !

— Et si tu savais quel drôle de rêve j'ai eu ! reprit Alice.

Elle se mit alors à raconter à sa sœur, aussi bien qu'elle en avait gardé le souvenir, toutes les aventures fantastiques que vous venez de lire. Quand son récit fut achevé, sa grande sœur l'embrassa et lui dit :

— Certainement, c'est un drôle de rêve, mais il est tard, cours vite à la maison, Alice, et goûte bien.

Alice partit en courant.

La grande sœur, restée seule, les yeux fixés sur l'horizon empourpré par le soleil couchant, se prit à songer.

Toutes les aventures fantastiques de sa petite sœur se mirent à défiler sous son regard ébloui. Les objets familiers prirent des formes étranges, les occupations journalières devinrent extraordinaires, le bruit du vent dans les feuilles se changea en un son mystérieux. Alice elle-même lui apparut bientôt, mais grandie. C'était une femme dont le doux visage ressemblait à celui de l'enfant d'autrefois. Son expression était restée vive et franche et, au milieu d'enfants aux yeux brillants et curieux, elle commençait de sa voix claire et vibrante à raconter son rêve de jadis :

— Il était une fois...

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN



BIBLIOTHÈQUE ENFANTINE

(de 6 à 9 ans)

Série à 6 francs le volume

Beaux albums du format 20 × 27, sous cartonnage illustré,
dos toile. 24 pages,

2 hors-texte en couleurs. Nombreux dessins en noir.

POUR LES TOUT PETITS
AMUSONS-NOUS BIEN
AVENTURES DE COMPÈRE-LORIOT
CENDRILLON
LE CHAT BOTTÉ
LA BELLE AU BOIS DORMANT
LE LIVRE DES TRAINS
LA FAMILLE CHOCOLAT
LE PETIT CHAPERON ROUGE
LES AVENTURES D'ALIBORON
SUR LA PLAGE
LE PETIT POU CET

NELSON, Éditeurs, 25, rue Denfert-Rochereau, Paris (5^e)

BIBLIOTHÈQUE ENFANTINE

(de 6 à 10 ans)

Série à 9 fr. 50 le volume

Albums du format 20 × 27, sous cartonnage illustré. Dos toile.
64 pages. Plusieurs hors-texte en couleurs.

LA REINE DES NEIGES
QUAND LES ANIMAUX SONT PETITS
LA FOIRE AUX LUTINS
L'OISEAU BLEU
LE NAIN JAUNE
FLEUR DE NEIGE
LES ANIMAUX DE LA FERME
LA FAMILLE QUIQUENGROGNE
CONTES ET CROQUIS AMUSANTS
MES CHIENS ET MES CHATS
ANIMAUX SAUVAGES
LES ANIMAUX AMUSANTS
HISTOIRE D'UN PEAU-ROUGE
LE TRÉSOR DES FÉES (Contes de PERRAULT)
LES VOYAGES DE GULLIVER
LES FABLES DE LA FONTAINE

NELSON, Éditeurs, 25, rue Denfert-Rochereau, Paris (5°)

COLLECTION JOUVENCE

(de 8 à 12 ans)

Beaux volumes du format 12 × 18, imprimés sur alfa bouffant.
Reliure toile rouge, têtes teintées, frontispice en couleurs.

M ^{me} d'Aulnoy . . .	CONTES DES FÉES
Alexandre Dumas . . .	AVENTURES DE LYDERIC.
— — . . .	HISTOIRE DE MES BÊTES.
— — . . .	HISTOIRE D'UN CASSE- NOISETTE.
M ^{me} Emile de Girardin .	L'ÎLE DES MARMITONS.
Comtesse de Ségur . . .	NOUVEAUX CONTES DE FÉES.
— — . . .	MÉMOIRES D'UN ÂNE.
— — . . .	UN BON PETIT DIABLE.
— — . . .	LES MALHEURS DE SOPHIE.
— — . . .	LES PETITES FILLES MODÈLES.
— — . . .	LES VACANCES.
— — . . .	LA SŒUR DE GRIBOUILLE.
— — . . .	FRANÇOIS LE BOSSU.
— — . . .	LE MAUVAIS GÉNIE.
— — . . .	LES DEUX NIGAUDS.
— — . . .	L'AUBERGE DE L'ANGE GARDIEN.
— — . . .	LE GÉNÉRAL DOURAKINE
Pierre Besbre . . .	LE LOUP DE LUBILLÉ

NELSON, Éditeurs, 25, rue Denfert-Rochereau, Paris (5^e)

COLLECTION

« JE RACONTE »

(de 9 à 14 ans)

Prix : 9 fr. 50 le volume

Jolis volumes du format 11,5 × 17,5, illustrés
de hors-texte en couleurs. Élegante reliure.

Cette collection a pour but de rendre accessibles aux enfants, en leur exposant dans une forme simple et claire, les sujets des grandes œuvres de la littérature ou les enseignements de la vie des grands hommes.

DON QUICHOTTE

Raconté aux enfants par L. Carencó.

RÉCITS TIRÉS DE L'ILIADE

Racontés aux enfants par Jeanne Ch. Normand.

RÉCITS TIRÉS DE L'ODYSSÉE

Racontés aux enfants par Georges Gallienne.

GUILLAUME TELL

Raconté aux enfants par L. Carencó.

CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE

Racontés aux enfants par Jeanne Ch. Normand.

LA CHANSON DE ROLAND (G. Gallienne).

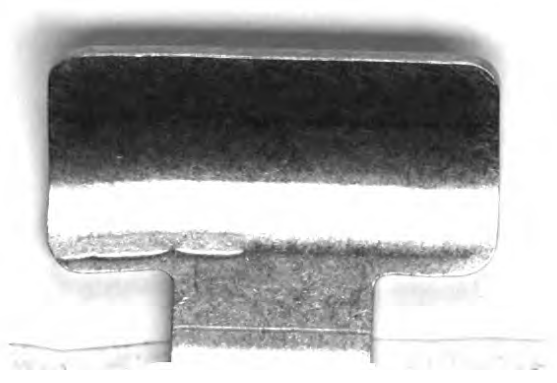
CONTES TIRÉS DE SHAKESPEARE (L. Carencó).

RÉCITS DES MILLE ET UNE NUITS (Théo Varlet).

VIE DE CHRISTOPHE COLOMB.

NELSON, Éditeurs, 25, rue Denfert-Rochereau, Paris (5^e)





hos.

